



MÉMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT.

MÉMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT;

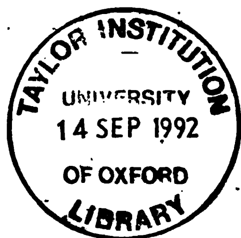
Par le C. Antoine HAMILTON.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.



MÉMOIRES
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

LE comte *de Briſtol*, ambitieux & toujours inquiet, avoit eſſayé toutes ſortes de moyens pour ſe mettre en crédit auprès du roi. Comme c'étoit ce même *Dighby*, dont *Buſſy* fait mention dans ſes annales, il ſuffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractere : il ſavoit que l'amour & les plaiſirs gouvernoient un maître qu'il gouvernoit à l'excluſion du chancelier ; ainſi c'étoit fêtes ſur fêtes chez lui : le luxe & la délicateſſe regnoient dans ces repas nocturnes, qui ſont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient meſdemoiſelles *Brouk*, ſes parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au roi. *Briſtol* voyoit les choſes en train de lui donner bonne opinion de

fon projet ; mais la *Castelmaine*, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle *Stwart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de *Bristol* n'eut qu'à rengaîner ses desseins, & mademoiselle *Brouk* ses avances. Le roi n'osoit plus y songer : mais monsieur son frere voulut bien se charger de son refus : & mademoiselle *Brouk* accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle ; ce qui arriva bientôt de cette maniere.

Le chevalier *Denam*, comblé de richesses aussi bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit ; satyrique & goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnoit, ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons mots & les contes agréables ; mais sa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire

sur les aventures du mariage : & comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante & dix-neuf ans, cette mademoiselle *Brouk* dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc d'*Yorck* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillerent ses empressemens. Elle de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la cour : & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être dame du palais de la duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la *Chesterfield*, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances, pour le séduire ; & comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems,

toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. *Hamilton* & milord *Chesterfield*, les observoient de près; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. *Hamilton* s'étoit flatté jusques-là, que la vanité seule intéressoit le cœur de madame *de Chesterfield* dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé; de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement; il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la Cour, comme on l'a déja dit, les jeux, les plaisirs, & tout ce que les penchans d'un prince tendre & galant inspirent de magnificence & de politesse. Les beautés vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens le mieux qu'il pouvoit.

Les uns ſe ſignaloient par la danſe : d'autres par l'air & la magnificence ; quelques-uns par l'eſprit ; beaucoup par la tendreſſe, & peu par la conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la guitare. Il avoit du génie pour la muſique ; & c'eſt le ſeul qui de la guitare ait pu faire quelque choſe. Mais ſa compoſition étoit ſi gracieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les inſtrumens. La vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de jouer à ſa maniere. Le goût du roi pour ſes compoſitions avoit tellement mis cet inſtrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal ; & ſur la toilette des belles, on étoit auſſi ſûr de voir une guitare, que d'y trouver du rouge & des mouches. Le duc d'*Yorck* en jouoit paſſablement, & le comte d'*Arran*, comme *Francisco* lui-même. Ce *Franciſque* venoit de faire une ſarabande, qui charmoit ou déſoloit tout le monde. Car toute la guitarerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & dieu ſait la raclerie univerſelle que c'étoit. Le duc d'*Yorck* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria milord *Arran* de la jouer devant lui. Madame *de*

Chesterfield avoit la meilleure guittare d'Angleterre. Le comte d'*Arran*, qui vouloit jouer de son mieux, mena son altesse à l'appartement de madame sa sœur. Elle étoit logée à la cour, chez le duc d'*Ormond* son pere, & cette merveilleuse guittare y logeoit avec elle. Je ne sais si la chose avoit été concertée : mais il est certain qu'ils trouverent la dame & la guittare au logis. Ils y trouverent aussi milord *Chesterfield*, tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de songer à se lever, pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

La jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille soupçons plus noirs que l'encre, s'emparerent de son imagination. Ils ne firent que croître & embellir ; car tandis que le frere jouoit de la guittare, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemis en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Chesterfield* se récria sur la piece : mais son époux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable. Cependant quoiqu'il souffrît mort & passion, de ce qu'il falloit

ſe contraindre, tandis qu'on ſe contraignoit ſi peu devant lui, il étoit réſolu de voir à quoi cette viſite aboutiroit : mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être chambellan de la reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade : le ſecond, de croire que la reine, qui l'envoyoit chercher ſi mal-à-propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme ſoupçonneux, & toutes les irréſolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes ſont pour les jaloux ce que les déſaſtres ſont pour les malheureux. Ils arrivent rarement ſeuls, & ne ceſſent jamais de perſécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la reine donnoit à ſept ou huit Ambaſſadeurs de Moſcovie. A peine commençoit-il à maudire les Moſcovites, que ſon beau-frere parut, & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'ambaſſade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laiſſer enſemble : & dans ſon cœur il lui en

ſut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner ſur le champ ce qu'il penſoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût beſoin d'autre preuve du commerce de ſa femme, que ce qu'il venoit de voir : mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi ſe perſuader qu'on avoit profité de ſon abſence, & de l'honnêteté de ſon officieux beau-frere. Il paſſa tranquillement cette nuit ; & comme il falloit ou crever, ou communiquer ſes chagrins & ſes conjectures, il ne fit que rêver & ſe promener le lendemain juſqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour, il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le ſujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde, mais à la fin *Hamilton* ſe trouvant ſur ſon chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit ; l'ayant prié qu'ils puſſent faire un tour de promenade enſemble à Hyde-Park, il le prit dans ſon carroſſe, & ils arriverent au cours en grand ſilence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-tems. *Cheſterfield*, après un petit préambule qui ne ſignifioit pas grand'choſe,

lui demanda comme ses affaires alloient auprès de madame *de Castelmaine*. *Hamilton*, qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier : & comme il méditoit quelque réponse : «Madame votre » cousine, lui dit *Chesterfield*, est extrême» ment coquette, & il ne tiendroit qu'à » moi de croire qu'elle n'est pas extrême» ment sage. « *Hamilton* trouva ce dernier article un peu fort ; & s'étant mis à le réfuter : » Mon dieu, lui dit milord *Chesterfield*, vous » voyez, aussi bien que toute la cour, les airs » qu'elle se donne. Les maris sont toujours les » derniers à qui l'on parle de ce qui les re» garde ; mais ils ne sont pas toujours les der» niers à s'en appercevoir. Je ne suis pas sur» pris, que m'ayant fait d'autres confidences, » vous m'ayez caché celle-là ; mais comme je » me flatte de quelque part dans votre estime, » je serois fâché que vous crussiez que je suis » assez sot pour ne rien voir, quoique je sois » assez honnête pour ne rien dire. Cependant » on outre tellement les choses, qu'il faut à » la fin prendre un parti. Dieu me préserve » de faire le jaloux, le personnage est odieux ; » mais aussi je ne prétends pas qu'une patience » ridicule me rende la fable de la ville. Soyez

» donc juge par les choses que je vais vous » dire, si je dois m'armer d'indolence, où » si je dois prendre des mesures pour m'en » garantir.

» Son Altesse me fit hier l'honneur de ve» nir voir ma femme. *Hamilton* tressaillit à » ce début. Oui poursuivit l'autre, elle se » donna cette peine, & monsieur d'*Arran* » prit celle de nous l'amener. N'admirez» vous pas qu'un homme de sa naissance fasse » un tel personnage ? Quelle fortune peut-il » espérer auprès de celui qui l'emploie à ces » indignes services ? Mais il y a long-tems » que nous le connoissons pour la plus pauvre » espece d'Angleterre, avec sa guittare & ses » autres nigauderies. » *Chesterfield* après cette légere ébauche du mérite de son beau-frere, se mit à conter les observations qu'il avoit faites pendant sa visite, & lui demanda ce qu'il croyoit de son cousin d'*Arran*, qui les avoit si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprendra donc, poursuivit-il ? « Or, écou» tez si j'ai raison de croire que la fin de cette » belle visite se soit passée dans la derniere in» nocence. Madame de *Chesterfield* est aimable, » il en faut convenir : mais il s'en faut beau-

» coup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle » se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied » vilain ; mais vous ne savez pas qu'elle a la » jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi, » disoit *Hamilton*, en lui-même : & l'autre » continuant sa description, elle l'a grosse & » courte, poursuivit-il : & pour diminuer ses » défauts, autant que cela se peut, elle ne » porte presque que des bas verds. » *Hamilton* ne pouvoit deviner à quoi diable tout cela visoit : & *Chesterfield* devinant sa pensée : « Donnez-vous un peu de patience, lui dit-» il, je me trouvai hier chez Mademoiselle » *Stwart*, après l'audience de ces damnés » Moscovites. Le roi venoit d'y arriver : & » comme si le duc eût juré de me poursuivre » par-tout, ce jour-là, il vint un moment » après. La conversation roula sur la figure » extraordinaire des ambassadeurs. Je ne sais » où ce fou de *Crafs* avoit pris que les Mos-» covites avoient tous de belles femmes, & » que leurs femmes avoient toutes la jambe » belle. Le roi soutint qu'il n'y en avoit point » de si belles que celles de Mademoiselle » *Stwart*. Elle pour soutenir la gageure, se » mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou. » On étoit prêt de se prosterner pour en ado-

» rer la beauté; car effectivement, il n'y en
» a point de plus belle. Mais le duc tout seul
» se mit à la critiquer. Il soutint qu'elle étoit
» trop menue, & prononça qu'il n'y avoit
» rien de tel qu'une jambe plus grosse & moins
» longue; & conclut enfin qu'il n'y avoit
» point de salut pour une jambe sans bas
» verds. C'étoit, selon moi, déclarer qu'il en
» venoit de voir, & qu'il en avoit encore
» la mémoire toute fraîche. »

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir, pendant un récit qui lui donnoit à-peu-près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules, en disant foiblement que les apparences étoient souvent trompeuses; que madame *Chesterfield* avoit la foiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, & que quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés, pour ne pas rebuter son altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus graudes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas : *Chesterfield* vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composoient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignerent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri, mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour lire, après

l'avoir reçu, que tout sembloit la justifiér & le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la cour, & ce fut la premiere fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, & paroissoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque s'étant approchée de lui : « N'est-il pas vrai, dit-elle, » que vous voilà dans la situation du monde » la plus sotte, pour un homme d'esprit : » vous voudriez une réponse : vous n'en es» pérez pas : cependant, vous la souhaitez » & la craignez également. Je vous en ai » pourtant fait une. » Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Vénus* avec toutes ses graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand, ou par

où sortiroit cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants & son éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévere ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva.

» Vos emportemens sont si ridicules, que » c'est vous faire grace que de les attribuer » à un excès de tendresse, qui vous tourne » la tête. Il faut avoir bien envie d'être ja» loux, pour le devenir de celui dont vous » me parlez. Bon Dieu! quel amant pour » donner de l'inquiétude à un homme d'es» prit, & quel esprit, pour s'être emparé » du mien? N'avez-vous point de honte de » donner dans les visions d'un jaloux, qui » n'a rapporté que cela d'Italie? La fable » des bas verds, qui s'est trouvée l'objet de » ses caprices, vous a pu séduire par des » circonstances si pitoyables! Que ne s'est-il » vanté dans les confidences qu'il vous a » faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre » guittare? Cet exploit vous auroit peut être » plus convaincu que tout le reste. Rentrez » en vous-même, & si vous m'aimez, louez

» la fortune de ce qu'une jalousie si mal fon-
» dée détourne l'attention qu'on devroit
» avoir sur mes sentimens pour l'homme le
» plus aimable & le plus dangereux de la
» cour ».

Hamilton pensa pleurer de tendresse, à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet ; il baisa trois ou quatre fois ses gants & son éventail. Le jeu fini, la *Chesterfield* les reçut de ses mains, & lut dans ses yeux toute la joie que son billet avoit répandue dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que les regards avoient pu lui marquer ; il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense ; & il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la *Chesterfield*, pour le rendre aussi tranquille

tranquille qu'il avoit été défiant, se paroit à tous momens d'un feint mépris pour son rival, & d'une aversion sincere pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi, rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie & tous ses empressemens.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comme deux personnes qui se vouloient tant de bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue, qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on craint le plus ; & souvent ils accablent lorsqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de *Chesterfield*, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette derniere découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à madame de *Chesterfield*, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations : outre qu'il arrivoit mal-à-propos à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroyables, malgré les particularités du fait. » Vous avez raison d'en » être surpris, lui dit *Chesterfield* en finis» sant : mais pour peu que vous doutiez de » ce que je viens de dire, il ne vous sera

» pas difficile de trouver des témoins pour » le confirmer : car la scene de ces tendres » familiarités n'a pas été moins publique que » l'est la chambre où l'on joue chez la » reine ; & cette chambre étoit alors, Dieu » merci, honnêtement remplie de monde. » La *Denam* s'est apperçue la premiere de ce » qu'ils croyoient finement cacher dans la » foule. Vous jugez bien comme la *Denam* » a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle » s'est adressée à moi tout le premier, » comme j'entrois, pour me dire d'avertir » ma femme, que d'autres pourroient s'ap- » percevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi » d'aller voir.

» Madame votre cousine jouoit comme » je vous ai dit. Le Duc étoit assis auprès » d'elle. Je ne sais ce que sa main étoit » devenue : mais je sais bien qu'il s'en » falloit jusqu'au coude qu'on ne lui vît le » bras tout entier. J'étois derriere eux, » dans la place que la *Denam* venoit de » quitter. Il me vit en se retournant, & » fut si troublé de ma présence, qu'il pensa » déshabiller madame de *Chesterfield* en » retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont

» apperçus qu'on les ait découverts : mais je
» sais bien que madame *Denam* mettra bon
» ordre que personne ne l'ignore. Je vous
» avoue, que je suis dans un embarras que je
» ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas
» à prendre mon parti, si les ressentimens
» m'étoient permis contre celui qui m'ou-
» trage. Pour elle, je saurois bien m'en faire
» raison, si, toute indigne qu'elle est d'au-
» cun ménagement, je n'avois des égards
» pour une famille illustre, qu'un éclat digne
» d'une telle injure mettroit au désespoir.
» Vous y avez par-là quelque intérêt : vous
» êtes de mes amis, & je vous ouvre mon
» cœur sur la chose du monde la plus déli-
» cate. Voyons donc ensemble ce que je
» dois faire dans une occasion si désagréable ».

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, & ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputoit à la *Chesterfield*, il pria son mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il

fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparerent là-dessus ; & dès les premieres enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez milord *Chesterfield*, dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il

vouloit ſauver une femme ſi fortement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute ſon innocence, en perdant toute ſa raiſon; qu'il falloit inceſſamment la mener à la campagne, & que pour ne lui pas donner le tems de ſe reconnoître, le plutôt ſeroit le mieux.

.. Milord *Cheſterfield* n'eut pas de peine à ſuivre un conſeil qu'il avoit déja regardé comme le ſeul qu'on lui pût donner en ami. Mais ſa femme, qui ne ſe doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte ſur ſa conduite, crut qu'il ſe moquoit lorſqu'il lui dit qu'il falloit ſe préparer à partir pour la campagne, dans deux jours. Elle ſe l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude : mais elle s'apperçut bientôt que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manieres de ſon mari, qu'il croyoit avoir quelque ſujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; & voyant tous ſes parens froids & ſérieux ſur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'eſpéra plus dans cet abandonnement univerſel, qu'en la tendreſſe d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle ſeroit éclaircie par lui, d'un malheur dont

elle ignoroit la caufe, & que fa paffion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage, dont elle fe flattoit qu'il feroit encore plus outré qu'elle : mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de fon départ ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits ; qu'elle recevoit des vifites d'adieu dans les formes, & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*, fa patience & fon efpoir furent à bout dans cet état funefte. Quelques larmes l'auroient foulagée : mais elle aima mieux fe contraindre fur ce foulagement, que d'en donner le plaifir à fon époux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroiffoit inconcevable : & ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

» Seriez-vous du nombre de ceux, qui » fans daigner m'apprendre pour quel crime » on me traite en efclave, confentent à mon » enlévement ? Que veulent dire votre filence » & votre inaction, dans une conjoncture » où votre tendreffe devroit être la plus » vive ? Je touche au moment de mon dé» part, & j'ai honte de fentir que vous me

» le faites envisager avec horreur, puisque
» j'ai raison de croire que vous en êtes
» moins touché qu'aucun autre. Faites-moi
» du moins savoir où l'on m'entraîne, ce
» qu'on veut faire de moi dans les dé-
» serts, & pourquoi vous paroissez avec
» toute la terre, changé pour une personne
» que toute la terre n'obligeroit pas à chan-
» ger si votre foiblesse ou votre ingratitude
» ne vous rendoit indigne de sa tendresse ».

Ce billet ne fit que l'endurcir & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé, pour la séparer d'un rival peut être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu se joignant à tant de disgraces réu-

nies pour l'accabler tout d'un coup, penſa véritablement la mettre au déſeſpoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Perſonne n'ignoroit le motif de ce prompt départ : mais peu de gens approuverent le procédé de milord *Cheſterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de ſa femme : mais dans la ville, ce fut un prodige inconnu juſqu'alors, de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalouſie. On excuſoit pourtant le pauvre *Cheſterfield*, autant qu'on l'oſoit ſans s'attirer la haine publique, en accuſant la mauvaiſe éducation qu'il avoit eue. Toutes les meres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour, le chevalier de Grammont, qui ne ſavoit pas l'hiſtoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les bourgeois de Londres enſemble ; & ce fut à ce ſujet qu'il produiſit des paroles nouvelles

ſur cette fatale ſarabande, qui malheureuſement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles paſſoient pour être de lui : mais ſi *Saint-Evremont* y avoit travaillé, ce n'étoit pas aſſurément le plus beau de ſes ouvrages, comme on verra dans le Chapître ſuivant.

CHAPITRE II.

TOUT homme qui croit que ſon honneur dépend de celui de ſa femme, eſt un fou qui ſe tourmente, & qui la déſeſpere : mais celui qui, naturellement jaloux, a pardeſſus ce malheur celui d'aimer ſa femme & de vouloir qu'elle ne reſpire que pour lui, eſt un forcené, que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, ſans que perſonne en ait pitié. Tous les raiſonnemens que l'on fait ſur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions ſont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuſe après.

Les Eſpagnols, tyrans de leurs femmes, plutôt par tradition que par jalouſie, ſe contentent de pourvoir à la délicateſſe de leur honneur, par les Duegnes, les grilles & les

jaloux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, & les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchérissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin & sans alarmes vos paisibles jours, dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens compatriotes, pour faire éplucher par un ridicule éclat, les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la cour, & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois; mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonniere,

& l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, dieu fait comme on donna fur fon arriere-garde. Les *Rochester*, les *Middlessex*, les *Sydleys*, les *Ethereges*, & toute la troupe des beaux-efprits, mirent au jour force vaudevilles, qui divertiffoient le public à fes dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva fpirituels & récréatifs, comme on dit : & dans tous les lieux où ce fujet étoit traité, voulant produire le fupplément qu'il y avoit fait : " C'eft une chofe finguliere, difoit-il, ,, que la campagne, qu'on peut appeller la ,, potence ou les galeres d'une jeune per-,, fonne, ne foit faite en ce pays-ci, que ,, pour les malheureufes & non pour les ,, coupables ! La pauvre petite *Chesterfield*, ,, pour quelques lorgnades d'imprudence, fe ,, voit d'abord trouffée par un mari fâ-,, cheux qui vous la mene paffer les fêtes ,, de Noël dans un château de plaifance à ,, cinquante lieues d'ici; tandis qu'il y en a ,, mille qu'on laiffe dans la liberté de tout ,, faire, qui la prennent bien auffi, & dont ,, la conduite enfin mériteroit tous les jours ,, vingt coups de bâtons. Je ne nomme per-

„ fonne, Dieu m'en garde, mais la *Mid-*
„ *leton*, la *Denam*, les filles de la reine,
„ celles de la ducheſſe, & cent autres ré-
„ pandent leurs faveurs à droite & à gau-
„ che ſans qu'on en ſouffle. Pour madame
„ *de Shrewsbury*, c'eſt une bénédiction. Je
„ m'en vais parier qu'elle feroit tous les
„ jours tuer ſon homme, qu'elle n'en iroit
„ que la tête plus levée. On diroit qu'elle a
„ des indulgences plénieres pour ſa conduite.
„ Ils ſont trois ou quatre qui portent cha-
„ cun une aune de ſes cheveux en braſſelets,
„ ſans qu'on y trouve à redire. Cependant
„ il ſera permis qu'un bourru, comme *Cheſ-*
„ *terfield*, exerce une tyrannie pareille, &
„ toute nouvelle en ce pays-ci, ſur la plus
„ jolie femme d'Angleterre, pour un rien!
„ Je ſuis ſon valet. Les précautions n'y ſont
„ ma foi rien : & ſouvent une femme qui
„ ne ſongeroit point à mal ſi on la laiſſoit
„ en repos, s'y voit portée par vengeance
„ ou réduite par néceſſité; c'eſt l'Evangile.
„ Ecoutez ce qu'en dit la ſarabande de
„ *Franciſco*. „

Jaloux, que sert tout votre effort?
L'amour est trop fort;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ses plus chers desirs,
On prend cent plaisirs.
Mais pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont passoit pour auteur. La justesse ni le tour n'y brilloient point excessivement; mais comme elles contenoient quelques vérités qui flattoient le génie de la nation & de ceux qui prenoient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le duc d'*Yorck* qui ne voyoit plus madame de *Chesterfield*, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement; mais il y a des tempéramens heureux, qui se consolent de tout,

parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la *Chesterfield*, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que mademoiselle *d'Hamilton* ne lui causât une rechûte de tendresse.

Il y avoit à Londres un Peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appelloit *Lely*. La grande quantité de peintures du fameux *Van Dyx*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui dans le goût de tous ses ouvrages a le mieux imité sa maniere, & qui en a le plus approché. La duchesse d'*Yorck* voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. *Lely* les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; & celui de mademoiselle *d'Hamilton* parut le plus achevé. *Lely* avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le duc d'*Yorck* en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances; & dans le même-temps

que ſa tendreſſe inutilement réveillée pour elle, alarmoit celle du chevalier de Grammont, la *Denam* s'aviſa de remettre ſur pied le traité qu'on avoit ſi mal-à-propos interrompu. Bientôt on en vit là concluſion. Quand les deux parties ſont de bonne-foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant, je ne ſais quelle fatalité mit obſtacle aux prétentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la *Denam* en poſſeſſion de cette charge, qui faiſoit l'objet de ſon ambition; mais comme elle n'étoit pas caution des articles ſecrets du traité, quoiqu'elle eût paru juſqu'alors commode pour les inconſtances, & ſoumiſe aux volontés du Duc, il lui parut dur & déshonorant, de recueillir chez elle une rivale qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte perſonnage au milieu de ſa cour. Cependant elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par autorité, lorſqu'un obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'eſpérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empreſſement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux,

le devenoit de plus en plus, & sentoit qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge & de sa figure? Il se le disoit continuellement; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtés, sur la charge que madame sa femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentimens dans un pays privilégié. Celui de Milord *Chesterfield* ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit: outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne, où mener l'infortunée *Denam*. Ainsi, le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long, sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ses plus cheres espérances, & de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortiroit; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur

fût appaisée par un enterrement magnifique ; dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand désastre, pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, *Hamilton* n'étoit pas tout à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de madame de *Chesterfield*. Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite ; mais son amour ne l'étoit pas ; & depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore, malgré ses ressentimens, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter ; « A quoi bon, disoit-il, m'être si » fort pressé de rendre malheureuse une per» sonne, qui tout coupable qu'elle soit, peut » seule faire mon bonheur ? Maudite jalou» sie ! poursuivit-il, plus cruelle encore pour » ceux qui tourmentent que pour ceux qui » sont tourmentés ! Que m'importe d'avoir » arraché la *Chesterfield* aux espérances & aux » desirs d'un rival plus heureux, si je ne » l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y

„ avoit de plus cher & de plus ſenſible aux
„ penchans de mon cœur ? „

Quantité d'autres raiſonnemens de cette force, & tous hors de ſaiſon, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le ſien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il ſe rempliſſoit l'eſprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lorſqu'il reçut une lettre de celle qui les cauſoit ; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il ſe regarda comme le plus grand ſcélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici.

“ Vous ſerez auſſi ſurpris de cette lettre,
„ que je le fus de l'air impitoyable dont
„ vous vîtes mon départ. Je veux croire que
„ vous vous étiez imaginé des raiſons, qui
„ juſtifioient dans votre eſprit un procédé ſi
„ peu convenable. Si vous êtes encore dans
„ la dureté de ces ſentimens, ce ſera vous
„ faire plaiſir, que de vous apprendre ce
„ que je ſouffre dans la plus affreuſe des
„ priſons. Tout ce qu'une campagne a de plus
„ triſte dans cette ſaiſon, s'offre par tout à
„ ma vue. Aſſiégée par d'impénétrables
„ boues, d'une fenêtre je vois des rochers,

„ de l'autre des précipices ; mais de quelque „ côté que je tourne mes regards dans la „ maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux, „ moins supportables encore que les tristes „ objets qui m'environnent. J'ajouterois „ aux malheurs de ma vie celui de paroî- „ tre criminelle aux yeux d'un homme qui „ devroit m'avoir justifiée contre les appa- „ rences convaincantes : si par une inno- „ cence avérée j'étois en droit de me plain- „ dre, ou de faire des reproches. Mais com- „ ment se justifier de si loin, & comment „ se flatter que la description d'un séjour „ épouvantable ne vous empêchera pas de „ m'écouter ? Mais êtes-vous digne que je „ le souhaite ? Ciel ! que je vous haïrois, „ si je ne vous aimois à la fureur. Venez „ donc me voir une seule fois, pour enten- „ dre ma justification ; & je suis persuadée „ que si vous me trouvez coupable après cette „ visite, ce ne sera pas envers vous. Notre „ argus part demain pour un procès qui le „ retiendra huit jours à *Chester*. Je ne sais „ s'il le gagnera ; mais je sais bien qu'il ne „ tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui

„ lui tient pour le moins autant au cœur
„ que celui qu'il va solliciter. „

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposoit, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier ; mais elle l'assuroit qu'il seroit content du voyage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de madame de *Chesterfield.* Cette parente qui l'avoit bien voulu suivre dans un exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ & sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions, le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste & partit de nuit, animé d'espérances si tendres & si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du temps & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la derniere poste, il renvoya discrétement son postillon. Il n'étoit pas encore jour ; & de peur des rochers & des précipices dont

elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas, & suivant ses instructions il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique; mais comme il avoit besoin de repos, il ne se soucioit point de voir le jour, & se soucioit encore moins d'en être vu; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort & ferme; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre, & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser & à se faire toutes les préparations que le temps & le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arriverent à l'entrée de la nuit, par une espece de grison, qui lui servant de guide, après

avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir. La nuit se ferma, mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux, & sentoit que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscure eût été rude pour une autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir; & deux heures qui lui parurent deux siecles s'étant passées sans qu'on lui donnât

le moindre ſigne de vie, ni de la porte ; ni des fenêtres, il ſe mit à faire quelques raiſonnemens en lui-même ſur l'état préſent de ſes affaires, & ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjonɑure : " Si nous „ frappions à cette maudite porte, diſoit- „ il ; car encore eſt-il plus honorable, ſi „ le malheur m'en veut, de périr dans la „ maiſon, que de mourir de froid dans „ le jardin. Il eſt vrai, reprenoit-il, que ce „ parti peut expoſer une perſonne, que quel- „ que accident imprévu met peut-être à „ l'heure qu'il eſt encore plus au déſeſpoir „ que moi. „ Cette penſée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il ſe mit à ſe promener à grands pas, réſolu d'attendre le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible, ſans en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit ſi triſtement. Tout cela fut inutile, & quelque mouvement qu'il ſe donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdiſſement commençoit à le ſaiſir de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empreſſemens de l'amour ont de plus vif. Le

jour

jour n'étoit pas loin ; & dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroissoient bizarres & incompréhensibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante *Chesterfield*, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que son mari pouvoit être inopinément revenu ; tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie ; enfin que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. » Mais, disoit-il, pourquoi m'avoir oublié » dans ce maudit jardin ? Quoi ! ne pas » trouver un petit moment pour me faire au » moins quelque signe, puisqu'on ne pou- » voit ni me parler, ni me recevoir ? » Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit

faites : mais comme il se flatta que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce mal-encontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laissa pas de s'endormir, comme il l'eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de madame de *Chesterfield* : mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumiere qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous l'avons dit, les murailles du parc. Il appella son hôte pour savoir un peu que diable c'étoit que cette chasse, qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le lievre dans son parc. Quel Monseigneur ? dit-il tout étonné. Monseigneur le comte de *Chesterfield*, répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que dans sa premiere surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déja le voir entrer avec

tous ses chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun, n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagemes qu'on a coutume d'employer pour tromper, ou pour éloigner un vilain mari, qui s'avisoit de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison, qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente & voici ce qu'elle contenoit.

« Je suis au désespoir d'avoir innocem-
» ment contribué à vous attirer dans un
» lieu où l'on ne vous fait venir que pour
» se moquer de vous. Je m'étois opposée
» au projet de ce voyage, quoique je fusse
» persuadée que sa tendresse seule y eût
» part : mais elle vient de m'en désabuser.
» Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a

„ joué. Non-seulement son mari n'a bougé
„ d'ici : mais il y reste par complaisance.
„ Il la traite le mieux du monde ; & c'est
„ dans leur raccommodement, qu'elle a su
„ que vous lui aviez conseillé de la mener à
„ la campagne. Elle en a conçu tant de
„ dépit & d'aversion pour vous, que de la
„ maniere dont elle m'en vient de parler,
„ ses ressentimens ne sont pas encore satis-
„ faits. Consolez-vous de la haine d'une
„ créature dont le cœur ne méritoit pas
„ votre tendresse. Partez : un plus long sé-
„ jour ici ne feroit que vous attirer quel-
„ que nouvelle disgrace. Je n'y resterai pas
„ long-tems : je la connois, dieu merci. Je
„ ne me repens pas de la compassion que
„ j'en ai d'abord eue : mais je suis dégoûtée
„ d'un commerce qui ne convient guere à
„ mon humeur „.

L'étonnement, la honte, le dépit & la fureur, s'emparerent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives & les desirs de vengeance, exciterent tour-à-tour son aigreur & ses ressentimens : mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval

de poste, pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les desirs & les tendres empressemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vîtesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer mylord *Chesterfield* & sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée: mais il fut bien surpris de voir une très-belle maison, située sur le bord d'une riviere, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du beau sexe, & se voyoit la dupe d'une coquette, qui se raccommodoit avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel

pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déja trompés : mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage & ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible : mais comme on peut croire que la *Chesterfield* n'en garda pas le secret, le roi l'apprit ; & lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont étoit présent à ce récit ; & n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite : " Si elle a eu tort, dit-il, de „ pousser la chose si loin, vous avez eu „ tort aussi de revenir sur vos pas comme „ un étourdi. Je m'en vais parier cent pis„ toles, qu'elle s'est repentie plus d'une fois „ d'un ressentiment que vous méritiez assez „ pour le tour que vous lui aviez joué. Les „ femmes aiment la vengeance : mais elles „ ne tiennent pas toujours leur colere ; & si „ vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au „ lendemain, je veux avoir les bras cassés, „ si on ne vous eût fait amende honorable „ pour l'affront de la premiere nuit ». *Ha-*

milton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa these par un exemple ; & s'adressant au Roi : " Sire, ,, dit-il ; votre majesté peut avoir connu ,, *Marion de l'Orme*. La créature de France ,, qui avoit le plus de charmes étoit celle-,, là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les ,, anges, elle étoit capricieuse comme un ,, diable. Cette princesse m'ayant donné un ,, rendez-vous, s'étoit avisée de me l'ôter ,, pour le donner à un autre. Elle m'écrivit ,, le plus joli billet du monde, tout rempli ,, du désespoir où elle étoit d'un mal de tête, ,, qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la ,, privoit du plaisir de me voir jusqu'au len-,, demain ». Ce mal de tête soudainement arrivé, me parut suspect, & ne doutant point que ce ne fût une défaite : oh parbleu, madame la coquette, dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

" Voilà tous mes grisons en campagne, ,, dont les uns battoient l'estrade autour de ,, sa maison, tandis que les autres assié-,, geoient sa porte. Un de ces derniers me

„ vint dire que perſonne n'étoit entré chez
„ elle de toute l'après-midi : mais qu'un pe-
„ tit laquais en étoit ſorti ſur la brune ;
„ qu'il l'avoit ſuivi juſques dans la rue
„ Saint-Antoine, où ce laquais en avoit ren-
„ contré un autre, auquel il avoit dit ſeule-
„ ment un mot ou deux. Il ne m'en fallut
„ pas davantage pour me confirmer dans mes
„ ſoupçons, & pour former le deſſein d'être
„ de la partie, ou bien de la rompre.

„ Comme il y avoit fort loin du baigneur
„ où je logeois, juſques au fond du Marais,
„ dès que la nuit fut venue, je montai à
„ cheval ſans vouloir qu'on me ſuivît. Dès
„ que j'eus gagné la Place-Royale, le griſon
„ en ſentinelle m'aſſura qu'il n'étoit encore
„ entré perſonne chez mademoiſelle *de*
„ *l'Orme*. Je pouſſai vers la rue Saint-An-
„ toine ; & juſtement, comme je ſortois
„ de la Place-Royale, j'y vis entrer un
„ homme à pied, qui ſe cachoit de moi
„ tant qu'il pouvoit : mais il eut beau faire,
„ je le reconnus. C'étoit le duc *de Briſſac*.
„ Je ne doutai point que ce ne fût le rival
„ de cette nuit. Je m'approchai donc de
„ lui, faiſant ſemblant de douter ſi je ne

„ me

„ me trompois point, en mettant pied à „ terre d'un air fort empressé ». *Brissac*, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la derniere importance : j'ai un rendez-vous, pour la premiere fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas long-tems. Prête-moi ton manteau, si tu m'aimes, & promene un peu mon cheval, en attendant mon retour. Surtout, ne t'éloigne-pas d'ici. Tu vois que j'en use librement : mais c'est comme tu sais, à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, & me conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien ; car après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe *de l'Orme*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois si bien enveloppé du manteau *de Brissac*, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question ; & comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos, dans le déshabillé le plus

galant & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise ; & la voyant toute interdite : Qu'est-ce, ma belle ? lui dis-je. Il me paroît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé. Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus : & vous me ferez plaisir de vous en aller, & de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je : mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot ; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle : car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. Quoi ! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous... Eh bien, me dit-elle brusquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si je veux ; & à vous de vous en passer, si je ne le veux pas. Cela seroit bon, lui dis-je, si ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, aussi fiere que celles qui ont le plus d'innocence, & aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confusion ; & voyant qu'elle

montoit sur ses grands chevaux : mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons-pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiéte. Vous avez peur que *Brissac* ne me trouve avec vous : mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, & dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas sitôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, & me regardant avec surprise : " Que voulez-vous donc dire du duc *de* ,, *Brissac*? me dit-elle. Je veux dire, ré- ,, pondis-je, qu'il est au bout de la rue qui ,, promene mon cheval ; & si vous ne vou- ,, lez-pas m'en croire, vous n'avez qu'à y ,, envoyer un de vos gens, ou voir son ,, manteau, que je viens de laisser dans ,, votre anti-chambre. Voilà l'éclat de rire ,, qui la prend au fort de son étonnement ; ,, & me jettant les bras au cou : mon che- ,, valier, me dit-elle, je n'y saurois plus ,, tenir ; tu es trop aimable & trop extraor- ,, dinaire pour ne te pas tout pardonner. Je ,, lui racontai comme la chose s'étoit passée. ,, Elle en pensa mourir de rire ; & nous ,, étant séparés fort bons amis, elle m'assura

„ que mon rival n'avoit qu'à promener
„ des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il
„ ne mettroit de la nuit le pied chez elle.
„ Je le trouvai fidélement dans l'endroit
„ où je l'avois laissé. Je lui fis mille excuses
„ de l'avoir fait attendre si long-tems,
„ & mille remercîmens de sa complaisance.
„ Il me dit que je me moquois; que ces
„ complimens ne se faisoient point entre
„ amis; & pour me convaincre qu'il m'a-
„ voit rendu ce petit service de bon cœur,
„ il voulut à toute force tenir la tête de
„ mon cheval, tandis que j'y remontois.
„ Je lui donnai bien le bon soir, en lui ren-
„ dant son manteau, & je me rendis chez
„ mon baigneur, également content de la
„ maîtresse & du rival. Voilà, poursuivit-
„ il, comme il ne faut qu'un peu de pa-
„ tience & d'adresse pour désarmer la colere
„ des belles, & pour mettre jusqu'à leurs
„ supercheries à profit ».

Il avoit beau divertir par ses récits, ins-
truire par ses exemples, & ne paroître à la
cour que pour y répandre la joie universelle,
il y avoit long-tems qu'il étoit trop le seul
étranger à la mode. La fortune jalouse de la

justice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre; & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée : l'un étoit le marquis de *Flamarin*, triste objet des tristes élégies de la comtesse *de la Suze*; l'autre étoit le président *Tambonneau*, très-humble & très-obéissant serviteur & berger de la belle *Luine*. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. *Tambonneau*, passablement laid, fondoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas; & *Flamarin*, par son air & par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour y réussir. C'est pourquoi, dans leurs premieres visites, l'un re-

présentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe, & la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de *Saint-Evremont*, & aux agrémens naturels & singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant comme les Anglois en général ont une espece de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à *Flamarin* en faveur d'un duel, qui, le chassant de son pays, lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être distinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien ; & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grace de

causer avec elle ; & peut-être ne se fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'*Hamilton*, qui croyoit n'en avoir déja que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, & de ne pas perdre le mérite de sa premiere constance, par une infidélité qui seroit très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile ; & quelque tems après retournant aux pieds de ses premieres habitudes en France, il se mit à faire provision de politique, pour ses négociations importantes, auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine : cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collegue *Flamarin*, dénué de ce support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espérés de l'amour & de la for-

tune. Mais milord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son maître pour les secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, & madame *de Southask* à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, & d'elle tout ce qu'il voulut; trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention, & qu'on a vu depuis duc *de Tirconel*, devint amoureux de mademoiselle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maison, à la vérité, fort ancienne, mais considérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune; qu'il étoit bien avant dans la faveur du duc d'*Yorck*; qu'il avoit mis cette faveur à profit, & que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'*Hamilton* avec cet établissement, & des espérances presque certaines d'être pair du royaume, par le crédit de son

maître; & par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit, des lettres, des portraits & des cheveux de la *Schrewsbury*; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser, & le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit *Talbot* passionnément amoureux; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressemens, & qu'outre cela, ses freres commençoient à fréquenter la maison. De ses freres, l'un étoit aumônier de la reine, jésuite intrigant, & grand faiseur de mariages: l'autre étoit ce qu'on appele moine séculier, qui n'avoit de son ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue; du reste, libre par-tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avoit de

quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit mademoiselle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce rival, n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, & dépendoit absolument de celles de ses parens. Mais la fortune, qui sembloit l'avoir pris sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour patron des Irlandois opprimés. Ce zele pour sa nation étoit fort louable; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose; mais comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquerent l'autorité du duc d'*Ormond*, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec assez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de

l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la ſoumiſſion & les déférences ; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien : car s'étant emporté mal-à-propos à quelques diſcours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au duc d'*Ormond* de pardonner, on le mit à la tour, d'où voyant bien qu'il ne ſortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les ſoumiſſions qu'il falloit au duc d'*Ormond*, il y employa ſes amis, & fit beaucoup plus pour ſortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout eſpoir d'entrer dans une famille, qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune propoſition de ſa part.

Il fallut un peu prendre ſur lui, pour ſe défaire d'une paſſion qui avoit fait, dans ſon cœur, beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ſes affaires. Il crut qu'elles avoient beſoin de ſa préſence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de mademoiſelle d'*Hamilton* pour oublier une tendreſſe qui troubloit encore ſon repos. Son départ ſuivit de près cette réſolution.

Il étoit gros joueur, & raisonnablement distrait : le chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume ; & cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage ; & l'ayant rencontré chez le roi, comme il venoit d'en prendre congé : „ *Talbot*, lui dit-il, si vous avez „ besoin de mes services ici pendant votre „ absence, vous n'avez qu'à dire. Vous „ savez que le vieux *Roussel* a laissé son „ neveu pour solliciter ses intérêts auprès „ de mademoiselle d'*Hamilton*. Si vous vou- „ lez, je prendrai soin des vôtres. Adieu, „ bon voyage. N'allez pas tomber malade „ par les chemins ; mais si cela vous arrivoit, „ souvenez-vous de moi dans votre testa- „ ment. „ *Talbot*, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embrassant :

Mon cher Chevalier, je vous ſais ſi bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laiſſe ma maîtreſſe, & vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive ſur le paiement. Voici comme il s'y prit longtems après, au ſujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épouſé la fille de *Fax*, Tréſorier de la Maiſon du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand diſſipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit; mais qui ne payoit pas de même. Son beau-pere qui n'avoit garde d'approuver ſa conduite, ne laiſſoit pas de payer en la redreſſant. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût ſur ſon départ, & qu'il eût pris congé de *Conwalis* préférablement aux autres: cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici.

Milord,

Souvenez-vous du comte de Grammont ; *& n'oubliez pas* le chevalier Fax.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîtresse. Son sejour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait ; & s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'*Hamilton* à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mademoiselle *Stwart* & de Mademoiselle de *Warmestré*. Les autres étoient Mademoiselle *Balantin*, Mademoiselle *de la Garde*, & Mademoiselle *Bardou*, toutes filles d'honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux

pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle *de la Garde* & Mademoiselle *Bardou*, toutes deux Françoises, avoient été placées par la Reine Mere. La premiere étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guere être plus laide, avec une aussi jolie taille : mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle pour danser avec *Flamarin* : & quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes & d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque Sarabande figurée, qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle *Stwart* ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilerent presqu'en même tems, par différentes aventures. Voici celle de Mademoiselle *Warmes-*

tré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord *Taffe*, fils aîné du Comte *de Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmestré*, non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la premiere occasion; & en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au Duc *de Richemont*. Ils s'aimoient beaucoup : mais ils aimoient encore plus le vin. Le duc *de Richemont*, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la Cour ; & le Roi le considéroit encore moins que ne faisoient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mademoiselle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui, sur leurs engagemens. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *La Garde* fut chargée de dire à mademoiselle *Stwart*, que ce duc *de Richemont* mouroit d'amour pour elle ; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il

qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle *Warmestré* à la petite ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là : mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce : comme par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile : mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez mademoiselle *Warmestré*, pourvu que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huîtres vertes, & ne haïssoit pas le vin d'espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres : l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter : & dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à-peu-près du tems que monsieur

le chevalier de Grammont avoit jetté les yeux sur elle qu'on menoit ce petit train de vie, dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de *Killegrew* vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna : mais y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, & possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la cour, y fut voir son cousin *Killegrew*, qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle *Warmestré* : & dès cette premiere vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter : si bien que n'ayant plus de repos ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remedes extrêmes ; c'est-à-dire qu'un beau matin, il fut trouver son cousin *Killegrew*, lui conta sa chance, & le pria bien instamment de demander mademoiselle *Warmestré* en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourrée dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire : mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût : que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déja supputé tout cela : mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution : & *Killegrew* cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds & poings

liés à la victorieuse *Warmestré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Mylord *Taffe*; & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son cousin: mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déja exposées; & n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise; & médita son compliment: mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sote affaire, dont elle avoit donné la réponse à *Killegrew*; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la

dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne ; & croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux ; c'est-à-dire qu'il renonçoit aux plus cheres délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse *Warmestré*, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchaînée ; celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales, en demandoient justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une au-

dience de la reine pour en développer le myſtere ; & expoſa comme quoi la choſe s'étoit paſſée de ſon aveu, c'eſt-à-dire, en tout bien & en tout honneur.

La reine envoya demander à milord *Taffe*, s'il reconnoiſſoit mademoiſelle *Warmeſtré* pour ſa femme. Il aſſura très-reſpectueuſement, qu'il ne reconnoiſſoit ni mademoiſelle *Warmeſtré*, ni ſon enfant ; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuſe *Warmeſtré*, plus indignée de cette réponſe, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, réſolue de quitter le monde à la premiere occaſion.

Killegrew ſur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre ſon chemin par la maiſon de ſon déplorable couſin, pour lui en faire part ; & dès qu'il le vit, ſans ménager la délicateſſe de ſon amour ou de ſes ſentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées, pour le faire crever de honte & de reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux *Tiridate* ſe

laissa doucement mourir, au récit de la mort de *Mariamne :* mais le tendre cousin *Killegrew* s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, & fit cette oraison.

» Loué soit le Seigneur d'une petite dis» grace qui fera peut-être le bonheur de ma » vie ! Que sait-on, si la belle *Warmestré* ne » voudra point de moi à présent : & si je » n'aurai pas le bonheur de passer mes jours » avec une femme que j'adore, & dont je » puis espérer des héritiers ? Ouida, dit » *Killegrew*, plus confondu que l'autre » n'auroit dû l'être : vous pouvez compter » sur l'un & sur l'autre. Je ne doute pas » qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle » sera relevée ; & ce seroit une grande ma» lice à elle, qui en sait faire, de vous » laisser manquer d'enfans. Je vous con» seille de prendre toujours celui qu'elle » vient d'avoir, en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha comme il eût pu faire la chaste *Lucrece*, ou la belle *Hélene*. Sa passion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épousée : & la généreuse *Warmestré*, touchée d'abord de recon-

noiſſance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le pere; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de ſi fortuné.

Quelque tems après, mademoiſelle *Ballantin*, que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chaſſée. La déſagréable *Bardou* la ſuivit de près : mais ce ne fut que pour d'autres raiſons. On s'ennuya de ſa ſarabande comme de ſon viſage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite penſion. Il ne reſtoit donc plus que la petite mademoiſelle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni aſſez de vices, ni de vertus, pour être chaſſée de la Cour, ou pour y reſter : Dieu ſait ce qu'elle ſeroit devenue, ſi le ſeigneur *Silvius*, perſonnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût auſſi pris pour femme l'infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princeſſes méritoient qu'on les chaſſât, ou pour leurs déréglemens ou pour leur laideur : cependant

celles

celles qui les remplacerent, trouverent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une déesse, & dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit; & par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croyoit. Cependant comme elle étoit fraîche, & qu'elle paroissoit neuve, le roi, que la belle *Stwart* ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec mademoiselle *Wels*, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille royale: & comme son pere avoit fidélement servi Charles I, elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne

falloit; qu'elle s'étoit rendue à discrétion; sans être vivement pressée : & d'autres disoient que sa majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de *Boukingham* fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à *Progers*, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wels*, qui signifie puits, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens.

Quand le roi, de ce puits sentit l'horreur profonde,
PROGERS, s'écria-t-il, que suis-je devenu ?
Ah ! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.

Mademoiselle *Wels*, avec cette espece d'Anagramme sur son nom, & ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étoient mesdemoiselles *Leviston*, *Filding*, & *Boinston*, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces mémoires; & nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse

d'*Yorck* fut presque renouvellée dans le même tems : mais quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les premieres filles d'honneur, & par quel hasard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre mademoiselle *Blake* & mademoiselle *Price*, dont on a déja parlé, la chambre avoit été composée de mademoiselle *Bagett* & de mademoiselle *Hubert*, doyenne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le marquis de *Brisacier*, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la *Price* devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie & de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards; & voulant à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle

demanda ce que vouloit dire marcaffin. Il n'y a pas de fangliers en Angleterre, & ceux à qui elle s'adreffa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit foupçonné de fa perfidie : *Brifacier* plus étonné de fon changement, qu'elle n'étoit indignée de fa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieufe qu'elle n'étoit fade, & la planta là : mais le chevalier *Yarbouroughs*, auffi blond qu'elle, s'offrit au fort de fon dépit, & en fut écouté favorablement : & le fort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union fi blafarde.

Mademoifelle *Price* avoit de l'efprit : & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occafion s'en préfentoit, elle ne marchandoit feulement pas. Elle avoit de l'emportement dans fa colere, auffi bien que dans fa tendreffe. Cela l'avoit expofée à quelques inconvéniens. Elle avoit très-mal-à-propos pris querelle avec une jeune créature que mylord *Rochefter* aimoit. Ce commerce avoit été jufqu'alors affez fecret. Elle

eut l'imprudence de faire tout de ſon mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicateſſe & de facilité: mais la plus implacable des plumes, en fait de ſatyre, étoit la ſienne.

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroiſſoit chaque jour ſous une figure nouvelle. Tout étoit plein de vaudevilles dont ſon nom étoit le refrein, & ſa conduite le ſujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour, où l'on étoit avide des moindres choſes qui venoient de milord *Rocheſter*. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, & la découverte qui s'en enſuivit, pour mettre le comble aux perſécutions qu'on lui faiſoit.

Dougan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis comte *de Traversham*, ſuccéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de Son Alteſſe. Mademoiſelle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au déſeſpoir: mais ſon inventaire penſa la faire devenir folle. Certaine caſſette cachetée de tous côtés

en étoit. Elle étoit adreſſée de la main du défunt à mademoiſelle *Price* : mais loin de la recevoir, elle n'eut pas ſeulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il étoit de ſa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de ſon devoir de la remettre entre les mains de la ducheſſe, comptant bien qu'elle étoit remplie de choſes curieuſes & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la ducheſſe ne crût pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce que pouvoit contenir une caſſette ſi merveilleuſe & ſi ſoigneuſement cachetée, la prit ; & l'ouverture s'en fit en préſence de quelques dames, qui ſe trouverent alors dans ſon cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer, y étoient ; & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comment une ſeule perſonne y avoit pu fournir ; car ſans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes ſortes, & mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendreſſe ſi vive, qu'on n'oſa

jamais lire que les deux premieres, tant les transports & les langueurs y étoient naturellement représentés.

La Duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie : car avec de pareils témoins, elle jugeà bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée : mais comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle *Price* ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle *Hubert* étoit d'un caractere aussi nouveau pour lors en Angleterre, que sa figure paroissoit singuliere dans un pays, où d'être jeune & de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avoit beaucoup d'esprit, & son esprit étoit fort orné sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre : mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle *Bagett*, qui mérita la pre-

miere ses soins & ses empressemens, y répondit d'abord de bon cœur & de bonne-foi : mais s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laissa cette conquête à la niece de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grece sur les goûts de la tendresse, & l'on se mit en tête que l'illustre *Hubert*, qui paroissoit si tendre pour les belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencerent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; & ses compagnes commencerent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante toute alarmée de ces bruits, consulta milord *Rochester*, sur le péril où sa niece paroissoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle *Hubert* ; & fit si bien qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop

généreuſe, pour ne pas traiter de viſions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner ſur des chanſons, l'ôta de la chambre, pour la faire ſervir auprès de ſa perſonne.

Mademoiſelle *Bagett* étoit la ſeule qui véritablement eût quelque air de ſageſſe & de beauté, dans cette premiere chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant, quand il plaît. Il plaiſoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougiſſoit de tout, ſans rien faire dont elle eût à rougir. Milord *Falmouth* jetta les yeux ſur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de mademoiſelle *Hubert*; & quelque tems après, l'amour l'éleva, du poſte de fille d'honneur de la ducheſſe, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La ducheſſe d'*Yorck* pour former ſa cour, voulut voir toutes les jeunes perſonnes qui s'offrirent, & ſans égards aux recommandations, ne choiſit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiſelle *Jennings*, & mademoiſelle *Temple*, étoient à la tête. Elles effaçoient

tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle *Jennings*, parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fût jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque chose de vif & d'animé défendoit son teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes, qu'on ne peut exprimer, & les graces y avoient mis la derniere main. Le tour de son visage étoit gracieux, & sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'aurore, ou de la déesse du printems, telles que messieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucun défaut, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras & à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la derniere délicatesse, & ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche &

le reste de ses appas, portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante d'esprit & de vivacité. Ses gestes & tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire; fine & délicate, quand elle vouloit donner du ridicule : mais comme son imagination l'emportoit souvent, & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit : & ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle *Temple*, à-peu-près du même âge, étoit brune, en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable & l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, & fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux

dessus, & l'on forma des desseins sur l'une & sur l'autre, soit en bien, soit en mal. Mademoiselle *Jennings* ne fut pas long-tems à se distinguer, & à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit, & les charmes de son esprit engageoient.

Le duc d'*Yorck* s'étant persuadé qu'elle étoit son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi son frere s'étoit approprié les faveurs de mademoiselle *Wels*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toujours ailleurs, quand ceux de son altesse les cherchoient. Et si par hasard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, & ce fut tant pis. Je ne sais de quelle maniere il conta sa chance : mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse & de la fierté. Ce

qu'il avoit à propoſer ne convenoit pas trop à l'une, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ſes vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très-ſalutaires pour la conduite d'une jeune perſonne de ſon âge. « La » premiere étoit, qu'il falloit être jeune pour » entrer agréablement à la cour, & ne pas » être vieille pour en ſortir de bonne grace. » Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par » une glorieuſe réſiſtance ou par d'illuſtres » foibleſſes; & que dans un ſéjour ſi dange- » reux, il falloit faire ſon poſſible pour ne » diſpoſer de ſon cœur, qu'en donnant ſa » main. »

Avec de tels ſentimens, elle eut moins de peine à réſiſter aux tentations du duc, qu'à ſe débarraſſer de ſa perſévérance. Elle fut ſourde aux traités d'établiſſement, dont on voulut ſonder ſon ambition; & toutes les offres de préſents réuſſirent encore plus mal. Que faire pour aprivoiſer une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raiſon? Il y avoit de la honte à laiſſer échapper une petite étourdie, dont les penchans devoient au moins tenir quelque choſe de la vivacité

qui brilloit dans toutes ses manieres, & qui cependant se mêloit d'avoir du solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout : mais par malheur, elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement : & la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vu entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, ses billets pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux cours que des charmes & de la sagesse de mademoiselle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne

droit à la cour, en devînt fitôt l'ornement par ses attraits, & l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressemens la séduire; elle qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrete morale de la prudence de sa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint-Albans.* Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit & dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé; car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle *Jennings* étoient louables & bien raisonnées: mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais mademoiselle *Stwart* n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pris

ſa majeſté de vouloir bien laiſſer au duc ſon frere le ſoin d'inſtruire les filles de la ducheſſe ſa belle-ſœur, & de ne ſe mêler que de la conduite de ſon troupeau, s'il n'aimoit mieux à ſon tour lui permettre d'écouter certaines propoſitions d'établiſſement, qui ne lui paroiſſoient pas déſavantageuſes. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, & mademoiſelle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle eſtime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne ſais combien de libertés, ſans intéreſſer la ſienne. Son heure n'étoit pas encore venue : mais elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment ſa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiſelle *Temple* fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de mademoiſelle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon eſprit. Deux perſonnes très-capables de lui en donner, ſi ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit milord *Rocheſter* & mademoiſelle *Hubert*. Le premier

commença

commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien, que si le ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que n'étant dieu merci touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincere, qu'il lui présentoit des vers, ou quelque chanson nouvelle : & c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à mademoiselle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ses appas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La duchesse s'en apperçut, & connoissant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* se précipitoit sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoi-

selle *Hubert* fut chargée de mettre ordre le plus discrétement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, & se flatta d'y réussir.

Elle avoit déja fait toutes les avances, pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle, que contre *Rochester*, y répondoit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, & friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mademoiselle *Hubert* avoit l'Intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement étoit tout contre; & dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de mademoiselle *Temple*, & il convenoit au goût de mademoiselle *Hubert*, laquelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avoient été à cheval, la *Temple* au retour d'une de ses galantes promenades, débarqua chez mademoiselle *Hu-*

bert, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient : mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. « Je vous l'allois » proposer, dit la *Hubert*. Ce n'est pas que » vous ne soyez jolie comme un ange dans » cet habillement : mais il n'est rien tel que » d'être fraîchement & à son aise. Vous ne » sauriez croire, ma chere *Temple*, poursui- » vit-elle en l'embrassant, combien vous » m'obligerez d'en user ainsi : mais sur-tout » ce goût pour la propreté me charme. Vous » êtes bien différente en cela, comme en » bien d'autres choses, de cette petite folle » de *Jennings*. Avez-vous pris garde comme » tous nos benets de la cour l'admirent pour » quelque éclat qui n'est peut-être pas tout à » elle, & pour des étourderies qui ne sont » d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des » traits d'esprit. Je ne lui ai pas assez parlé » pour en démêler la gentillesse : mais s'il » n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce » n'est pas grand'chose. On m'en a conté de

» belles de son peu de propreté. Il n'y a point » de chat qui craigne tant l'eau. Comment? » Jamais ne se laver pour soi-même, & ne » décrasser que ce qu'il faut nécessairement » que l'on montre, c'est-à-dire la gorge & » les mains. »

La *Temple* avaloit cela plus doux que les confitures, & l'officieuse *Hubert*, pour ne pas perdre de tems la déshabilloit en attendant sa femme-de-chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque tems en dignité comme mademoiselle *Hubert* : mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & mademoiselle *Temple* deshabillée : « Passons, lui dit la *Hubert*, dans » le cabinet des bains, nous pourrons y causer » un moment, sans craindre que quelque » sotte visite nous vienne lanterner. » Elle y consentit, & s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune, ma » chere *Temple*, lui dit-elle, pour connoître » la malignité du caractere des hommes en » général, & trop neuve encore en ce pays-ci

» pour avoir pu démêler celui de ses habitans.
» Je vais vous donner une idée de ces mes-
» sieurs, du mieux qu'il me sera possible,
» sans offenser personne; car je n'aime point
» la médisance.

„ Premiérement, il faut que vous com-
„ ptiez, que tous les hommes de la Cour
„ manquent de probité, de bons sens, de
„ jugement, d'esprit ou de sincérité; c'est-
„ à-dire, que celui qui par hasard aura
„ quelques-unes de ces qualités, à coup sûr
„ n'aura pas les autres. Le faste dans les
„ équipages, la fureur du jeu, la bonne
„ opinion de leur mérite & le mépris pour
„ celui des autres, sont leurs entêtemens.

„ L'intérêt, ou les plaisirs, sont les mo-
„ tifs de toutes leurs actions. Ceux qui
„ suivent le premier, vendroient Dieu le
„ Pere, comme Judas vendit son maître,
„ & pour moins d'argent. Je vous ci-
„ terois de beaux exemples, si j'en avois
„ le temps. Pour les sectateurs des vo-
„ luptés, ou soi-disans tels, car ils ne
„ sont pas tous si méchans qu'ils affec-
„ tent de le paroître : ces Messieurs ne
„ respectent ni promesse, ni sermens, ni

„ foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le Ciel, ni
„ la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils
„ ne regardent les filles d'honneur, que
„ comme des amusemens qu'on place ex-
„ près à la Cour, pour les empêcher de
„ s'y ennuyer; & plus on a de mérite,
„ plus on est exposé à leurs impertinences
„ dès qu'on les écoute, & à leurs calom-
„ nies dès qu'on ne les écoute pas. Pour
„ les épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en
„ faut chercher. Si l'argent ou le caprice
„ ne s'en mêlent, on auroit beau se flatter
„ d'être pourvue : la sagesse & les appas
„ y sont également inutiles. Madame *de*
„ *Falmouth* est l'unique exemple d'une fille
„ d'honneur bien mariée sans dot; & de-
» mandez au pauvre imbécille d'époux
» pour quelle raison il l'a prise, je suis
» persuadée qu'il n'en fait aucune, si ce
» n'est qu'elle a des oreilles grandes &
» rouges, & les pieds plats. Pour la blonde
» *Yarbourough*, qui paroissoit si fiere de
» son établissement, elle est femme, pour
» tout compter, d'un grand flandrin,
» qui la semaine d'après son mariage, lui
» fit prendre congé de la Ville pour ja-

» mais, en vertu de cinq ou six mille li-
» vres de rente qu'il possede sur les con-
» fins de Cornouaille. Hélas! la pauvre
» *Blake*, je la vis partir il y a bien un an,
» tirée à quatre chevaux si maigres, que
» je ne crois pas qu'elle soit encore à
» moitié chemin de son petit château. Que
» voulez-vous, toutes les filles ont la
» folie de se vouloir marier; & dès qu'elles
» ont quelque peu de charmes, elles croient
» qu'il n'y a qu'à se montrer à la Cour
» pour choisir leurs époux. Mais quand cela
» seroit, c'est la plus sotte condition du
» monde pour une personne qui a des
» sentimens. Croyez-moi, ma chere
» *Temple*, c'est si peu de chose que les
» plaisirs du mariage, au prix de ses in-
» convéniens, que je ne sais comment
» on peut s'y résoudre. Fuyez donc un
» si fâcheux engagement, au lieu de le
» souhaiter. La jalousie, jadis inconnue
» dans ces innocens climats-ci, devient à
» la mode. Vous en savez des exemples.
» De quelque brillante apparence qu'on
» veuille vous éblouir, n'allez pas de votre
» esclave en faire votre tyran. Maîtresse

» de votre liberté, vous la ferez toujours des
» autres. Je vais vous donner des preuves
» assez récentes de la perfidie des hommes
» pour notre sexe, & de l'impunité qu'ils
» trouvent dans tous leurs attentats contre
» notre innocence. Le Comte d'*Oxford* de-
» vint amoureux d'une Comédienne de
„ la troupe du Duc, belle, gracieuse,
„ & qui jouoit dans la perfection. Le rôle
„ de *Roxelane* dans une piece nouvelle,
„ l'avoit mise en vogue ; & le nom lui en
„ étoit resté. Cette créature, pleine de ver-
„ tus, de sagesse, ou si vous voulez, d'ob-
„ stination, refusa fiérement les offres de
„ service & les présens du Comte d'*Ox-*
„ *ford*. Cette résistance irrita sa passion.
„ Il eut recours aux invectives & même
„ aux charmes, le tout en vain. Il en
„ perdit le boire & le manger. Ce n'étoit
„ pas grand'chose pour lui : mais sa passion
„ devint si violente, qu'il ne jouoit, ni
„ ne fumoit plus. Dans cette extrémité,
„ l'amour eut recours à l'Hymen. Le Comte
„ d'*Oxford*, premier Pair du Royaume,
„ a bonne mine, comme vous voyez. Il
„ est de l'Ordre de la Jarretiere, qui re-
» leve

„ leve un air aſſez noble qu'il a naturellement. Enfin, à le voir, on diroit que „ c'eſt quelque choſe : mais à l'entendre, „ on voit bien que ce n'eſt rien. Cet amant paſſionné lui fit préſenter une belle „ promeſſe de mariage authentiquement „ ſignée de ſa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient : mais elle crut qu'elle „ ne riſquoit rien, lorſqu'il vint le lendemain, accompagné d'un Miniſtre & „ d'un témoin. Une autre Comédienne „ de ſes amies ſigna le contrat comme „ témoin pour elle. Le mariage fut fait „ & parfait de cette ſorte. Vous croyez „ peut-être que la nouvelle comteſſe n'avoit „ plus qu'à ſe faire préſenter à la Cour, „ y prendre ſon rang & arborer les armes „ d'*Oxford* ? Point du tout. Quand il en „ fut queſtion, on trouva qu'elle n'étoit „ point mariée ; c'eſt-à-dire, on trouva „ que le prétendu Miniſtre étoit un Trompette du Mylord, & le témoin, ſon „ Timbalier. Cet Eccléſiaſtique & ce témoin ne parurent plus après la cérémonie ; & l'on ſoutint à l'autre témoin, „ que la ſultane *Roxelane* avoit apparem-

„ ment cru se marier réellement dans „ quelque rôle de comédie. La pauvre créa- „ ture eut beau prendre à parti les loix „ & la religion violées, aussi bien qu'elle „ par cette supercherie; elle eut beau se „ jetter aux pieds du Roi, pour en de- „ mander justice, elle n'eut qu'à se re- „ lever, trop heureuse d'avoir une pension „ de mille écus pour douaire, & de reprendre „ le nom de *Roxelane*, au lieu de celui „ d'*Oxford*. Vous me direz que ce n'é- „ toit qu'une comédienne, que tous les „ hommes n'ont pas les mêmes sentimens, „ & qu'on peut au moins les écouter quand „ ils ne font que rendre justice au mérite „ d'une personne faite comme vous : mais „ ne vous y fiez pas, quoique vous soyez „ à même; car je sais que tout le monde „ ne donne pas dans la prévention nouvelle „ où l'on est pour la *Jennings*. Le beau „ *Sidney* vous lorgne; mylord *Rochester* „ se plait à vous entretenir : & le très-sérieux „ Chevalier *Littleton* sent dégourdir sa gra- „ vité naturelle en faveur de vos attraits.

„ Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une „ figure toute propre à séduire les penchans

„ d'une perſonne de votre âge : mais quand „ cette figure feroit accompagnée de quelque choſe, comme elle ne l'eſt pas, & „ qu'il ſongeroit auſſi ſérieuſement à vous „ qu'il veut vous le perſuader, & que vous „ le méritez, je ne vous conſeillerois pas „ de ſonger à lui pour des raiſons, qu'il „ ne m'eſt pas permis de vous dire à „ préſent.

„ Le chevalier *Littleton* y va ſans doute „ de bonne foi, puiſqu'il paroît honteux „ de l'état où vous l'avez mis, & je crois „ que s'il pouvoit tant faire, que d'oublier les chimeres dont il a l'imagination remplie ſur ce qu'on appelle vulgairement *être cocu*, le bon-homme vous „ épouſeroit, & vous iriez repréſenter dans „ ſon petit gouvernement, où vous paſſeriez gaiment vos jours à tenir les comptes „ du ménage, & à raccommoder ſes ſerviettes. Quelle gloire d'avoir un Caton „ pour époux, dont les diſcours ſont pleins „ de cenſures, & les cenſures remplies de „ travers !

„ Mylord *Rocheſter* eſt ſans contredit „ l'homme d'Angleterre qui a le plus d'eſ-

„ prit & le moins d'honneur. Il n'eſt dan-
„ gereux que pour notre ſexe : mais il
„ l'eſt au point, qu'il n'y a pas de femme
„ qui l'écoute trois fois, qui n'en ſoit
„ pour ſa réputation. C'eſt une bonne for-
„ tune, qui ne lui peut échapper de façon
„ ou d'autre, puiſqu'il la poſſede dans ſes
„ écrits, s'il n'en peut avoir autre choſe :
„ & dans le ſiecle où nous vivons, l'un
„ vaut l'autre à l'égard du public. Cependant
„ rien n'eſt ſi dangereux que les inſinuations
„ avec leſquelles il s'empare de l'eſprit. Il
„ entre dans vos goûts, dans tous vos ſenti-
„ mens ; & tandis qu'il ne dit pas un ſeul mot
„ de ce qu'il penſe, il vous fait croire tout
„ ce qu'il dit. Je m'en vais parier, que
„ de la maniere qu'il vous a parlé, vous
„ l'avez cru le plus honnête homme du
„ monde, & le plus ſincere : je ne ſaurois
„ comprendre ce qu'il vous veut, dans les
„ ſoins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'eſt
„ pas que vous ne ſoyez de maniere à mé-
„ riter tous les empreſſemens du monde :
„ mais quand il vous auroit tourné la tête,
„ il ne ſauroit que faire de la plus jolie
„ créature de la Cour : car il y a long-

„ tems que ses débauches y ont mis ordre, „ avec le secours & les faveurs de toutes „ les coureuses de la Ville. Voyez donc, „ ma chere *Temple*, ce que c'est que cette „ habitude effroyable de malignité qui le „ possede, à la ruine & à la confusion de » l'innocence. Un scélérat qui n'a de soins & » des empressemens, pour mademoiselle » *Temple*, que pour donner plus de vrai- » semblance aux calomnies dont il l'a dé- » chirée. Vous me regardez avec étonnement, » & semblez douter de la vérité de ce que » j'avance : mais je ne veux pas que vous » m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant un » papier de sa poche, voyez les vers qu'ils » a faits à votre louange, tandis qu'il endort » votre crédulité par des discours flatteurs & » de feints respects.

En disant cela, la perfide *Hubert* lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrés, que *Rochester* avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits sanglans, & par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. *Hubert* n'avoit fait que substituer le nom de *Temple*

à celui de *Price ;* cela s'accordoit avec le chant & la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle ; & dans le premier mouvement de sa colere, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du poëte : « Ah ! » pour celui-là, ma chere* *Hubert*, je n'y » puis plus tenir : je ne me pique point d'être » aussi belle qu'une autre ; mais pour les » défauts dont parle ce coquin là, ma chere » *Hubert*, j'ose dire que personne n'en est » plus éloignée : nous sommes seules, & » j'aurois presqu'envie de vous en con» vaincre. » La complaisante *Hubert* le voulut bien ; mais quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la chanson de *Rochester*, la *Temple* pensa se désespérer de rage & d'étonnement, de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux ; & ne trouvant point d'expression capable de remplir son

dépit & la violence de ses ressentimens, elle se mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures eussent lieu; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler, que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles; & lui fit voir que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement; que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié; mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiselle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conseils : elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si *Rochester* avoit un sujet si juste de renouveller ses premiers panégyriques pour elle; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la niece de la gouvernante. Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle; & comme elle devoit voir *Rochester* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation,

pour n'en perdre pas un ſeul mot lorſqu'elle ſe donneroit l'honneur d'en faire le récit à ſon amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la choſe tourna.

CHAPITRE III.

LA converſation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour mademoiſelle *Hubert*; & ſi la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertiſſant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation ſuccéda la curioſité d'apprendre par quelle raiſon, s'il étoit bien vrai que *Sidney* ſongeât à elle, il ne lui ſeroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'aſſurer ſur ſa conduite avec milord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après leſquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir. *Temple* aſſura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter* que comme un monſtre de perfidie, & jura ſes grands dieux qu'elle ne l'écouteroit de ſa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss *Sara* sortit du bain, où, durant toute cette conversation, elle avoit pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme-de-chambre de mademoiselle *Hubert*, de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; & l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; & la petite *Sara* ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées : des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par dedans, ôtoient la vue de ceux qui se baignoient. La femme-de-chambre de mademoiselle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, & d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse & de mademoiselle *Temple*.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, & mademoiselle *Sara*, malgré ses alarmes, avoit entendu toute la conversation, & l'avoit parfaite-

ment retenue. Comme la belle ne s'étoit donné tant de peine que pour recevoir plus proprement milord *Rochester*, dès qu'elle put se sauver elle regagna son entre-sole ; & *Rochester*, n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert*, d'oser lui faire une tracasserie de cette nature ; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour & la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à mademoiselle *Temple*, comme la *Hubert* avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. « En pouvez-vous douter, répondit-il, » puisque cette sincere personne l'a dit ; mais » vous voyez aussi que je n'en pourrois pro- » fiter quand la *Temple* le voudroit bien, » puisque mes débauches & les coureuses de » la ville y ont mis bon ordre. ».

La niece de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord *Rochester* voulut aller dès ce même soir chez la

ducheſſe, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant, après le beau portrait que mademoiſelle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver auſſi, dans le deſſein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle ſe fût miſe tout de ſon mieux. Comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarraſſée, de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient faite comme *Rocheſter* l'avoit dépeinte. Cependant *Hubert*, qui ne ſe fioit pas trop aux promeſſes qu'elle avoit faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été ſi jolie : chacun lui en diſoit quelque choſe ; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle ; car lorſqu'on lui parloit de ſa taille, de ſa fraîcheur ou de ſes regards : « Bon ! diſoit-elle, on » ſait bien que je ne ſuis qu'une vilaine » bête, tout autrement faite que les autres ; » que ce qui reluit n'eſt pas or, & que ſi » j'ai quelque peu de louange à recevoir dans » les compagnies, le reſte eſt une miſere. »

La *Hubert* avoit beau la pouſſer, elle alloit toujours ſon train ; & ne ceſſant de ſe dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lorſque milord *Rocheſter* arriva, elle en rougit d'abord, pâlit enſuite, s'ébranla pour aller à lui, ſe retint, tira ſes gants l'un après l'autre juſqu'au coude ; & après avoir trois fois ouvert & refermé ſon éventail avec violence, elle attendit qu'il la ſaluât à ſon ordinaire, & dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. *Rocheſter* n'en fit que ſourire ; & voulant que ſes reſſentimens fuſſent encore plus marqués, il fit le tour de ſa perſonne, & s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiſelle, lui dit-il, » rien n'eſt ſi glorieux que de briller comme » vous faites, après une auſſi fatigante jour» née : ſoutenir une promenade à cheval, » trois bonnes heures durant, & mademoi» ſelle *Hubert* au retour ſans en paroître » abattue ; voilà ce qui s'appele un tempé» rament. »

Mademoiſelle *Temple* avoit naturellement le regard tendre ; mais elle fut tranſportée d'une colere ſi violente, voyant qu'il avoit

encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle les tourna sur lui. *Hubert* la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, & remettant pour une autre fois les remercîmens qu'il devoit à mademoiselle *Hubert*, il se retira tout doucement. *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire; mais *Temple*, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la premiere occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée; quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un espion fidele auprès de ces belles. C'étoit la petite miss *Sara*, raccommodée, par son conseil & le consentement de sa tante, avec mademoiselle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il sut par cet espion, que la femme-de-chambre de la *Hubert*, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabi-

net, étoit sortie de son service; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de mademoiselle *Temple*. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; & quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle *Hubert*, & sa nouvelle favorite, devoient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta que mademoiselle *Hubert* s'étoit fort opposée à ce projet; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis: il fut chercher *Killegrew*, se plaignit à lui du tour que mademoiselle *Hubert* avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, & l'obtint; & l'ayant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre & du



rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades : leurs tailles étoient peu différentes, & leurs visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loup. Il n'y avoit que peu de monde au parc ; & d'aussi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide *Rochester* sous la figure d'un autre ; quand *Hubert* l'arrêtant : « Où » courez-vous donc, lui dit-elle ? n'auriez- » vous point envie d'attaquer de conversa- » tion ces deux diables pour vous exposer » à toutes les impertinences qu'ils sont ca- » pables de vous dire ? » Ces remontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'aventure ; & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevoient de parler : *Rochester* choisit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire ;

il s'apperçut de sa répugnance, & faisant semblant de se méprendre à ses habits : « Eh ! mademoiselle *Hubert*, lui dit-il, ne » tournez point tant la tête devers eux ; je » ne sais par quel hasard vous êtes toutes » deux ici, mais je sais bien que c'est fort à » propos pour vous, ayant quelques petits » avis à vous donner, comme votre servi- » teur & votre ami. »

Ce début donna de la curiosité pour le reste ; mademoiselle *Temple* parut plus disposée à l'écouter. *Killegrew*, voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés : « Au » nom de Dieu, dit-il, de quoi vous avisez- » vous de vous déchaîner contre milord » *Rochester*, que vous connoissez pour le » plus honnête homme de la cour, & que » vous donnez cependant pour le plus grand » scélérat à la personne qu'il estime & qu'il » honore le plus ? Que deviendriez-vous, » s'il savoit que vous avez fait accroire à » mademoiselle *Temple*, que c'est sur elle » qu'il a fait certains couplets de chanson, » faits, comme vous savez aussi-bien que » moi, contre la grosse *Price*, plus d'un an » avant qu'il fût question de la belle *Temple* ?

» Ne

» Ne soyez point surprise que j'en sache tant ; » mais faites un peu d'attention à ce que je » vais vous dire de bonne amitié. Votre » passion & vos desirs pour la jeune *Temple* » ne sont plus ignorés que d'elle ; car de » quelque maniere que vous ayez surpris son » innocence, on lui rend assez de justice » pour croire qu'elle vous traiteroit comme » a fait madame *de Falmouth*, si la pauvre » fille savoit ce que vous lui voulez : je vous » conseille donc de ne point pousser les » choses plus loin auprès d'une personne trop » sage pour vous le permettre. Je vous con- » seille encore de reprendre votre femme- » de-chambre, pour supprimer le scandale » de ses discours. Elle dit par-tout qu'elle » est grosse, vous impute le fait, & vous » accuse de la derniere ingratitude sur de » simples soupçons. Vous voyez bien que je » n'invente point ces sortes de choses ; mais » afin que vous ne doutiez point que ce ne » soit de sa propre bouche que je les tiens, » elle m'a parlé de votre conversation dans » le cabinet des bains, des portraits que vous » y aviez faits de tous les hommes de la » cour, de la malice artificieuse dont vous

» aviez donné les couplets si peu convenables
» à la fille d'Angleterre la mieux faite ; de
» quelle maniere la pauvre *Temple* avoit
» donné dans le panneau que vous lui ten-
» diez pour justifier ses appas. Mais ce qu'il
» pourroit y avoir de plus dangereux pour
» vous dans ce long entretien, c'est d'avoir
» révélé certains secrets, que la duchesse ne
» vous a pas apparemment confiés pour en
» faire part à ses filles d'honneur. Songez-y
» bien, & ne négligez pas de faire quelque
» réparation au chevalier *Littleton*, pour le
» ridicule que vous avez pris la peine de lui
» donner. Je ne sais si c'est de votre femme-
» de-chambre qu'il le tient ; mais je sais
» bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il
» est homme à tenir sa parole ; car afin que
» vous ne vous trompiez pas à cette mine
» de Stoïcien & cette gravité de Juriscon-
» sulte, je veux bien vous apprendre que
» c'est le plus emporté de tous les hommes.
» Comment ! ce sont des choses horribles
» que ces invectives. Il dit que c'est bien à
» faire à une coquine comme vous, de
» dénigrer les honnêtes gens par jalousie ;
» qu'il s'en plaindra, si vous continuez ;

» que si son altesse ne lui fait pas justice, il » se la fera lui-même, & vous donnera de » son épée dans le ventre, quand ce seroit » entre les bras de mademoiselle *Temple*; » qu'il est bien scandaleux que toutes les » filles d'honneur passent par vos mains, » avant que de pouvoir se reconnoître.

» Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru » devoir vous apprendre. Vous savez mieux » que moi, si ce que je viens de vous dire » est véritable, & c'est à vous à voir quel » usage il vous plaira faire de mes avis. Mais » si j'étois à votre place, je ferois la paix de » milord *Rochester* auprès de mademoiselle » *Temple*. Encore une fois, qu'il ne sache » pas que vous ayez abusé de l'innocence de » cette fille, pour noircir la sienne. N'en » éloignez plus un homme qui l'aime ten- » drement, & qui de la probité dont il est, » se seroit bien gardé de jetter les yeux sur » elle, s'il n'avoit eu dessein de l'épou- » ser ».

Mademoiselle *Temple* avoit exactement tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'a- voit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confusion l'avoient saisie.

La *Hubert* & *Rochester* la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue : mais dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui pût dire ; & s'étant enfermée dans sa chambre, la premiere chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature, dont la femme-de-chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, & résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiſelle *Hubert* d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit priſe pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faiſoit prendre, depuis cette converſation, des airs ſi ſurprenans : mais voulant s'en éclaircir, elle fit reſter la femme-de-chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ſes habits, & voulant la ſurprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclairciſſemens, elle entra tout doucement dans ſa chambre, comme elle alloit changer de linge, & l'embraſſa. La *Temple* ſe trouva entre ſes bras avant que de l'avoir apperçue; tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à ſon imagination. Elle crut lui voir les regards d'un ſatyre, avec des empreſſemens encore plus odieux; & ſe démêlant avec indignation d'entre ſes bras, elle ſe mit à faire des cris effroyables, appellant le ciel & la terre à ſon ſecours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la gouvernante & ſa niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemiſe, toute effrayée, repouſſoit mademoiſelle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit

que pour apprendre le ſujet de ſes tranſports. Dès que la gouvernante vit cette ſcene, elle ſe mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda ſi c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit des filles d'honneur : ſi elle n'avoit point de honte de venir juſques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Ducheſſe. Tout cela confirmoit *Temple* dans ſes erreurs; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, ſans pouvoir faire entendre raiſon à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou poſſédées. Le lendemain miſſ *Sara* ne manqua pas de conter cette aventure à ſon amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient alarmé l'appartement des filles; & comme elle & ſa tante accourant à ſon ſecours, avoient penſé ſurprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après, l'aveuture, avec pluſieurs circonſtances qui n'en étoient pas, furent publiques. La gouvernante en faiſoit foi, contant par-tout, comme la pudeur de mademoiſelle *Temple* l'avoit échappé belle,

& que miss *Sara* sa niece n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de milord *Rochester* l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. *Temple* sut dans la suite, que les couplets qui l'avoient si fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarités, fit croire à bien des gens que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la ville : mais la Duchesse la soutint, comme elle avoit déja fait ; traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimere, ou de calomnie, gronda *Temple* de son impertinente crédulité, chassa la gouvernante avec la niece, pour les impostures dont elles soutenoient cette fable, & fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'*Hubert*, sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle *Temple*, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de milord *Rochester*, & qui, sur la parole de *Killegrew*, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui, l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit : mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni, pour le moins une fois l'an; car dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, & souvent le maître lui-même en étoient. S'il n'avoit eu affaire au prince le plus humain qui fût jamais, la premiere de ses disgraces eût été la derniere.

Ce fut dans le tems que *Temple* le cherchoit, pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle *Hubert*

leur

leur avoient à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troisieme fois. Il partit sans avoir vu *Temple*, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa niece se trouvoit pour le théatre : mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien, que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après : & le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence : mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoi-

ſelle *Bointon* s'aviſa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un aſſez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languiſſante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foibleſſes par jour. La premiere fois que *Talbot* jetta les yeux ſur elle, une de ſes foibleſſes la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouiſſoit à ſon intention. Il le crut, s'empreſſa pour la ſecourir; & depuis cet accident, il ſe donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui ſauver, que pour lui marquer de la tendreſſe. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, & ſelon les apparences un des plus robuſtes. Cependant elle laiſſoit aſſez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicateſſe d'une complexion comme la ſienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir ſa femme; & peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle le fut après, ſi les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fuſſent oppoſés.

Je ne ſais par quel haſard elle ne s'étoit point encore offerte à ſes yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, ſon eſprit & ſa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut ſur la foi publique. Il trouva quelque choſe d'aſſez rare, de voir la diſcrétion & la vivacité ſi bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante : mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de ſa perſonne au-deſſous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraiſemblance, & mademoiſelle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, ſans trop ſe flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de nobleſſe, pour ne pas dire de faſte, dans ſes manieres. La faveur du duc qui le diſtinguoit aſſez, relevoit tout cela : mais le plus eſſentiel de ſon mérite pour elle, étoit quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de ſon maître. Toutes ces qualités étoient du reſſort des maximes & regles qu'elle s'étoit propoſée de ſuivre en fait d'amans. Ainſi,

quoiqu'il ne vît pas ses penchans entiérement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur ; & mademoiselle *Jennings* voyant que la Duchesse approuvoit les desseins de *Talbot*, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit euo, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison qu'il en étoit redevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit : mais l'amour ne seroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire, & s'étant mêlé de lui donner

quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la Duchesse, sous la protection de madame de *Castelmaine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, & la sienne avoit un fonds de gaîté qui réjouissoit par-tout. Elle avoit fait connoissance avec *Jennings*, avant *Talbot*. Comme elle savoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à mademoiselle *Jennings*, & les siennes, tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée ; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi le prenant sur un ton de tuteur,

plutôt que ſur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder ſur la mauvaiſe compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance, quand elle ſe le mettoit en tête, & comme elle aimoit beaucoup mieux la converſation de *Price*, que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire : « Qu'il ſe mêlât de ſes » affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande » que pour lui donner des leçons ſur ſa con- » duite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y » retourner ». Il s'offença d'une ſortie qu'on lui faiſoit ſi mal-à-propos dans les termes où ils en étoient ; & la quittant plus bruſquement qu'il ne convenoit aux reſpects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier : mais il n'en fut pas bon marchand. Il ſe laiſſa de ce perſonnage, quand il vit qu'il ne ſervoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui ſervit auſſi peu. Son repentir, ni ſes ſoumiſſions ne la ramenerent pas, & la petite mutine boudoit encore lorſque *Germain* revint à la cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foibleſſes de la *Caſtelmaine*, & plus de deux que le roi s'ennuyoit de ſes triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers,

& l'avoit obligé de s'absenter de la cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres; car quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de *Castelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique, & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fût jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet: mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, que lui conseillant de faire plutôt des graces à *Jacob Hall* (1) pour quelque chose, que de mettre son argent à *Germain* pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier, que pour la très-humble servante de l'autre, la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit: » Que c'étoit » bien à lui qu'il appartenoit de faire de » tels reproches à la femme d'Angleterre qui

(1) Danseur de corde.

» les méritoit le moins, qu'il ne cessoit de
» lui faire de ces querelles injustes, depuis
» que la bassesse de ses penchans s'étoit décla-
» rée ; qu'il ne falloit, pour un goût comme
» le sien, que des oisons bridés, tels que la
» *Stwart*, la *Wels*, & cette petite gueuse de
» comédienne, qu'il leur avoit depuis quel-
» que tems associée ». Des larmes de fu-
reur se méloient ordinairement à ces orages,
ensuite reprenant le rôle de *Médée*, la scene
se fermoit en le menaçant de mettre ses en-
fans en capilotade, & son palais en feu.
Comment faire avec une furie déchaînée,
qui toute belle qu'elle fût, ressembloit bien
moins à *Médée* qu'à ses dragons, quand
elle étoit dans ses transports ?

Le bon prince aimoit la paix, & comme
il ne se commettoit guere à ces occasions qu'il
ne lui en coutât quelque chose pour l'avoir,
il fallut faire de grands frais pour ce dernier
accommodement. Comme ils n'en pouvoient
convenir & que chacun se plaignoit de son
côté, le chevalier de Grammont, du consen-
tement des deux parties, fut médiateur du
traité. Les griefs & les prétentions lui furent
représentés de part & d'autre ; & ce qu'il y a

de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils accepterent, savoir :

« Que madame de *Castelmaine* abandon» neroit *Germain ;* que pour preuve de sa » disgrace, elle consentiroit qu'on l'envoyât » faire un tour à la campagne ; qu'elle ne fe» roit plus de railleries au sujet de la *Wels*, » ni de vacarmes sur celui de la *Stwart*, sans » que le roi fût tenu de rien changer en sa » conduite pour elle : Que moyennant ces » condescendances, il lui donneroit incessam» ment le titre de duchesse, avec tous ses » honneurs, tous ses priviléges, & une aug» mentation d'appointemens pour en soutenir » la dignité. »

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs, car il y en a toujours sur les conventions de l'état, prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de *Castelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de duchesse de *Cléveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maison de cam-

pagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; & le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avoit portée au bon-homme *Saint-Albans*. C'étoit lui porter la vie : mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, & les faire crier contre l'injustice du siecle & la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colere ; & quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui, si peu raisonnablement avec mademoiselle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un héros en amour. La *Price*, en lui contant les aventures de madame de *Cléveland* en avoit ſouvent fait mention, ſans rien diminuer de la foibleſſe dont la renommée vouloit que ce héros ſe portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la derniere curioſité de voir un homme dont la perſonne entiere ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertés du beau ſexe.

Germain étoit donc venu ſatisfaire cette curioſité par ſa préſence ; & quoiqu'on trouvât ſon brillant un peu brouillé du ſéjour de la campagne, que ſa tête parût plus groſſe, & ſes jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de ſi parfait, & cédant à ſa deſtinée, la belle s'en laiſſa coëffer, encore moins raiſonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement, car on attendoit quelque choſe de plus de la délicateſſe d'une perſonne juſqu'alors aſſez difficile.

Germain ne fut point ſurpris de cette conquête, quoiqu'il y fût aſſez ſenſible ; car ſon cœur y prit bientôt autant de part que ſa va-

nité. *Talbot* qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie: mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre; & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant *Germain* jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre, déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, & le fléau des amans. La cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un

établiſſement heureux & prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter ſur la certitude des félicités.

Le roi n'avoit pas coutume de laiſſer ſi long-tems milord *Rocheſter* en exil. Il s'en ennuya, & trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à ſa majeſté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois & des riches marchands, où la politeſſe, à la vérité, ne regne pas tant qu'à la cour ; mais où les plaiſirs, le luxe & l'abondance regnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son deſſein au commencement, n'étoit que de ſe faire initier aux myſteres de ces habitans fortunés ; c'eſt-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs feſtins, à leurs commerces de plaiſirs, & ſuivant les occaſions à ceux de meſdames leurs épouſes. Comme ſon eſprit étoit de la portée de tous les eſprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'inſinua dans l'épaiſſeur de celui des opulens échevins, & dans la délicateſſe de celui de leurs tendres & très-magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de

toutes les aſſemblées ; & tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foibleſſes du gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, & à ſe révolter contre les maîtreſſes du roi. Il diſoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit uſage étoit introduit : que les beautés de la cité valoient bien celles de l'autre bout de la ville ; & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien aſſez d'une femme : enſuite de quoi renchériſſant ſur tous leurs murmures, il diſoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du ciel ne fût déja tombé ſur *Wit-Hall*, vu qu'on y ſouffroit des garnemens comme *Rocheſter*, *Killegrew* & *Sidney*, qui ſoutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi déſiré dans toutes leurs cotteries, qu'il ſe laſſa de l'empiſſerie des feſtins & de l'empreſſement des marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité : & ce fut là que changeant encore d'habits & de nom pour un

nouveau perſonnage, il fit, ſous-main, courir des billets, portant : « Qu'il étoit arrivé » depuis quelques jours un médecin Allemand » farci de ſecrets merveilleux & de remedes » infaillibles. » Les ſecrets étoient de lire dans le paſſé, comme de prédire l'avenir, par le ſecours de l'aſtrologie. La vertu des remedes conſiſtoit principalement à ſoulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, ſoit par trop de charité pour le prochain, ſoit par trop de complaiſance pour elles-mêmes.

Ses premieres pratiques, ne s'étendant que ſur le voiſinage, ne furent pas fort conſidérables : mais ſa réputation s'étant bientôt répandue juſqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arriverent les ſoubrettes de la cour, & les femmes de chambre de qualité, qui ſur les merveilles qu'elles publioient du médecin Allemand, furent ſuivies de quelques-unes de leurs maîtreſſes.

Parmi les ouvrages d'eſprit peu ſérieux, jamais il n'y en eut de ſi agréables, & de ſi remplis de feu, que ceux de milord *Rocheſter*; & de tous ſes ouvrages, le plus ingé-

nieux & le plus divertiſſant eſt un détail de toutes les fortunes & des différentes aventures qui lui paſſerent par les mains, pendant qu'il profeſſoit la médecine & l'aſtrologie dans les fauxbourgs de Londres.

La belle *Jennings* penſa bien être placée dans ce recueil : mais l'aventure qui la ſauva, n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la ſuite le deſſein qu'elle avoit eu de rendre viſite au diſeur de bonne aventure.

Les premieres femmes de chambre, qui l'avoient conſulté, n'étoient autres que celles des filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de queſtions à faire, & quelques doutes à propoſer, tant ſur leur compte que ſur celui de leurs maîtreſſes ; elles eurent beau ſe déguiſer, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price*, & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chaſſée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiſelle *Temple* jura qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite vérole, & ſa maîtreſſe l'autre, dans deux mois au plus tard, ſi ſadite maîtreſſe ne ſe donnoit de garde d'un homme

habillé

habillé en femme. La ſoubrete de la *Price* aſſura que ſans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que ſelon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au ſervice de quelque bonne perſonne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs affaires, en avoit alarmé ou diverti leurs maîtreſſes, n'ayant pas manqué, ſelon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price entretenoit un jour ſa nouvelle amie, & le diable tenta ſur-le-champ ſa nouvelle amie d'aller en perſonne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien.

L'entrepriſe étoit des plus étourdies : mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings*, qui croyoit qu'on pouvoit ſe moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. *Price* étoit la complaiſance même : & cette belle réſolution priſe, on ne ſongea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiſer, à cauſe de ſon éclat extrême & de quelque choſe de ſingulier dans ſon air & ſes manieres.

Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginerent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux comédies, & dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait. La *Price* se travestit à peu-près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; & s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnerent à la fortune sans autre escorte, que celle du caprice & de l'indiscrétion.

La duchesse étoit à la comédie avec sa sœur : mademoiselle *Jennings* s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nâgeoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure ; car elles s'étoient déguisées, avoient traversé le parc, & pris leur fiacre à la porte de *Wit-Hall*, sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement ; & la *Price* ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles alloient faire chez le sorcier, & ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menoit ; qu'elle étoit pourtant résolue

de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puisque cela devoit être assez divertissant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit en riant, que sans aller au devin rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déja dit quelque chose dans le journal des actions de madame de *Cléveland.*

A cet endroit de la conversation, elles se trouverent près de la comédie. La *Price*, après un moment de réflexion, lui dit que puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse & de toute sa cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une, & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payerent leur fiacre, & se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnerent à grand'peine la porte de la comédie. *Sidney*, plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il se donnoit un

coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même pour songer à elle, & passa sans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le second qui débarqua. La belle *Jennings*, un peu rassurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présenta son panier, tandis que la *Price*, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. « Pas » pour le présent, dit-il en les regardant avec » attention : mais si tu veux demain au ma» tin m'amener cette petite fille, cela te vau» dra toutes les oranges des boutiques. » Et tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite *Jennings* le personnage qu'elle représentoit après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien insolent d'oser.... « Ha, ha! dit-il, voici ma » foi qui est nouveau! une petite P.... qui » pour faire valoir sa marchandise fait la » précieuse, & prétend avoir des senti» mens! »

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux; & l'ayant

prise sous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle *Jennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure : mais *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse, après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin ; le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit, qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déja mené plus de cent chez le Médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Broncard avoit dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers, & justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui

donnerent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour qui avoit le moins d'estime pour le beau sexe, & avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable ; cependant avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite, & persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres, une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes. Du reste, fort homme de bien, & le premier joueur d'échecs du Royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, & au fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent apperçues, & le carosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un

homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle *Jennings* ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fût sa femme d'affaire. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir : mais comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. *Broncard* se mit d'abord entre elles ; & dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues : mais sans faire attention à leur surprise, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre ; il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; & les ayant d'abord reconnues

l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions, & les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à *Price* : « Qu'elle » étoit bien sotte de refuser ses offres, & » que la petite créature ne gagneroit peut-» être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à » elle de gagner dans un jour ; que les » temps étoient bien changés, depuis que » les filles de la reine & de la duchesse cou-» roient sur le marché des pauvres aven-» turieres de la ville ». Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Broncard de son côté, qui n'eût pas pris mille belle guinées de cette rancontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez alarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas que mademoiselle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur auroit

auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que *Germain* fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces alarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsqu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étoient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui, de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnerent le palais Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins au tra-

vers des frayeurs & alarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Broncard, qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau sexe, auroit mis sa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition, comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux *Germain* épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modele de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'*Hamilton* revint enfin,

Madame *Whittnell* voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie partout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit pour faire consentir un mari quelque peu bisarre, au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'*Hamilton* jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'Histoire Ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-temps. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute angloise : pétrie de roses, de neige & de lait, quant aux couleurs ; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des pieds, mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus migons ; mais c'étoit toujours le même visage : ont eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous, la nature en

avoit fait une poupée dès son enfance : & poupée jusqu'à la mort resta la blanche *Whittnell*. Son mari, monsieur de *Whittnell*, avoit étudié pour être d'église : mais son frere aîné s'étant laissé mourir, dans le temps que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & mademoiselle *Beddingfield* dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands théologiens du Royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les livres, se couchoit de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit ; & quand il la quittoit, il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame *Whittnell* eût possédé comme lui le docteur Angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute ; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnoit à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême desir

qu'elle avoit de voir la ville de Londres; mais quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie; & ce n'étoit donc pas sans raison qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à *Pékam*. L'oisiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable; & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espece de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner; car elle étoit persuadée que, quoique le ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions & quelques raisonnemens sur ces réflexions; comme, par exemple, que puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions, de maniere

que le malin esprit n'eût que faire dans cette affaire. Monsieur *Whitnell*, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit que dans le solitaire *Pékam*, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour ses desseins ni pour les secours de la pauvre *Whitnell*. Elle y séchoit sur pied, & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whitnell* l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mademoiselle d'*Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, & le projet avoit réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *Georges Hamilton* d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres.

L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie étoit digne de sa magnificence : on peut croire aussi que dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident ; la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les dames parurent enfin, & mademoiselle d'*Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frere.

Madame *Whittnell* en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevue à sa beauté, dont sa bonté fut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe ville, elle qui de celle de Paris n'a-

voit jamais vu que la rue Saint-Jacques, & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez mademoiselle d'*Hamilton*. Elle fut présentée, vue & approuvée dans toutes les Cours.

Le chevalier de Grammont inépuisable en fête & galanterie, se servant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler sa magnificence, ce n'étoit que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par-tout. La *Whittnell* étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pieces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde sur le théatre, & trouvoit que les comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux, qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whittnell* la

trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiroient à l'établissement d'un commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin : mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, & des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérence les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurerent là pour cette fois. *Hamilton*, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles : mais il s'étoit déja laissé coëffer de chimeres & de visions qui refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite *Whitnell* s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mor-

tifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux & à ses dictons de *Pékam*. Elle s'en pensa désespérer. Ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant comme la reine devoit partir dans un mois pour les eaux de *Tunnebrige*, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe *Whittnell* : mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'*Hamilton*, qu'elle ne prendoit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de *Tunnebrige*, tant que la Cour y seroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa sollitude, & sur-tout qu'on y meneroit cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur & la conversation la charmoient; & le chevalier de Grammont, sujet en tout tems à rompre en visiere sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple & le plus rustique, mais le plus agréable & le plus divertissant.

Tunnebrige est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris,

Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre ſexe s'y raſſemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuſe, y eſt toujours choiſie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à ſe divertir l'emportent toujours ſur le nombre de ceux qui n'y vont que par néceſſité, tout y reſpire le plaiſir & la joie. La contrainte en eſt bannie; la familiarité établie dès la premiere connoiſſance, & la vie qu'on y mene eſt délicieuſe.

On a pour logemens de petites habitations propres & commodes, ſéparées les unes des autres, & répandues par-tout à une demi-lieue des eaux. On s'aſſemble le matin à l'endroit où ſont les fontaines. C'eſt une grande allée d'arbres touffus, ſous leſquels on ſe promene en prenant les eaux. D'un côté de cette allée regne une longue ſuite de boutiques garnies de toutes ſortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée ſe tient le marché; & comme chacun y va choiſir & marchander ſes proviſions, on n'y voit point d'étalage qui ſoit dégoûtant. Ce ſont de petites villageoiſes blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, &

proprement chauffées, qui vendent du gibier, des légumes : des fleurs & du fruit. On y fait auffi fi bonne chere qu'on veut. On y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le foir arrive, chacun quitte fon petit palais pour s'affembler au Boulingrin. C'eft-là, qu'en plein air, on danfe, fi l'on veut, fur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord *Monfery* avoit à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maifon appellée *Summerhill*. Mademoifelle d'*Hamilton* après avoir paffé huit ou dix jours à *Pékam*, ne put fe difpenfer d'y venir demeurer pendant le refte du voyage. Elle obtint du feigneur *Whittnell*, que madame fa femme vînt auffi ; & quittant le trifte *Pékam* & fon ennuyeux feigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill*.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou à la Cour chez elles. La reine fe furpaffoit dans le foin de faire naître ou de foutenir les divertiffemens. Elle affecta de redoubler l'aifance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les refpects qu'exigeoit fa préfence. Elle défen-

ſit abſolument l'un & l'autre : & renfermant au fond de ſon cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stwart* menoit en triomphe la tendreſſe du roi, ſans qu'elle lui en fît mauvaiſe mine.

Jamais l'amour n'avoit vu ſon empire ſi floriſſant que dans ce ſéjour. Ceux qui s'étoient trouvé atteints avant que d'y venir, y ſentoient augmenter leurs feux ; & ceux qui ſembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau perſonnage. Nous n'en citerons d'exemple, que celui du prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant juſqu'à la témérité. Son eſprit étoit ſujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de ſe corriger. Il avoit le génie fecond en expériences de mathématiques, & quelques talens pour la chymie. Poli juſqu'à l'excès quand l'occaſion ne le demandoit pas, fier, & même brutal quand il étoit queſtion de s'humaniſer. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son viſage étoit ſec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir : mais dans ſes mauvaiſes humeurs, c'étoit une vraie phyſionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laiſſer aucun vuide dans les plaiſirs, ou peut-être pour rendre à mademoiſelle *Stwart*, par la préſence de mademoiſelle *Gouin*, une partie des inquiétudes que lui cauſoit la ſienne, le prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une petite comédienne appellée *Fives*, qui mirent à la raiſon tout ce que ſes penchans naturels avoient de plus ſauvage. Adieu les alambics, les creuſets, les fourneaux & le noir attirail de la ſoufflerie; adieu tous les inſtrumens de mathématiques & ſes ſpéculations. Il ne fut plus queſtion chez lui que de poudre & d'eſſence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, & réſiſtant fiérement à l'argent, pour vendre ſes faveurs plus chérement dans la ſuite, elle faiſoit faire un perſonnage ſi neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paroiſſoit pas vraiſemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouiſſances à *Tunnebrige* : mais perſonne ne fut aſſez hardi pour en faire des plaiſanteries. On ne ſe contraignoit pas même ſur le ridicule des autres.

On danſoit tous les jours chez la reine,

parce que les médecins le trouvoient bon, & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour diriger les eaux, que se promener. Milord *Monsery* se croyoit en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de *Babylonne* étoit, par la grace de Dieu, grosse de six ou sept mois; & pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté; si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée *Monsery* voyoit donc partir tous les matins mademoiselle d'*Hamilton* & madame *Whittnell*, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire & pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & son imagination ne cessoit de danser à *Summerhill* toutes les contredanses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourmens d'esprit, lorsque le ciel, ayant pitié de son impatience & de ses desirs, fit partir milord

Monsery pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; & dès qu'il eut le dos tourné, la *Babylonienne* déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour.

Elle avoit un confeſſeur, aumônier de la maiſon, qui ne manquoit pas de bon ſens. Milord *Monſery*, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conſeils & aux bonnes prieres de ce prudent eccléſiaſtique : mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la réſidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de ſon époux, & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état, & lui dire que ſa groſſeſſe étant une bénédiction particuliere du ciel, il falloit tâcher de la conſerver, d'autant qu'il en coûteroit peut être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles, mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa couſine *Whitnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans ſa réſolution, elles aiderent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adreſſe, pour mettre quelque ſorte de ſymétrie dans ſa taille : mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller ſous ſon jupon, pour figurer à droite

avec

avec son maudit enfant, qui s'étoit jetté sur la gauche, elles penserent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfans; & la reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais se laissant vaincre pour obéir, disoit-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complette que la sienne.

Nous avons déja remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La *Monsery*, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses; au

contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne la ramenât avant qu'elle n'eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une maniere si peu discrete, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en apperçût, & qu'il tomba dans le beau milieu de la premiere danse. Le duc de *Boukingham*, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps; & contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demander une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit *Monsery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle *Stwart*; car la princesse de *Babylonne*, après son accident, étoit éflanquée du côté droit, & toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant s'abandonnerent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit mademoiselle *Stwart*. Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excuses; & la reine, qui rioit intérieur-

rement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'*Hamilton* & madame *Whittnell* tâchoient de radouber la *Monsery* dans une autre chambre, le duc de *Boukingham* dit au roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches, le seul moyen de rétablir madame de *Monsery* seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi : la reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses ; & madame de *Monsery* l'ayant acceptée, le remede fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrace.

Tandis que ces choses se passoient à la cour du roi, celle du duc d'*Yorck* s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse depuis son élévation, qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses manieres avoient été telles,

qu'elle avoit trouvé le ſecret de contenter tout le monde, ce qui ſembloit encore plus rare que la grandeur de ſon établiſſement. Mais après s'être tant fait eſtimer, elle s'aviſa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut aſſaillir ſon cœur au travers de la diſcrétion, de la prudence, & de tous les raiſonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que ſi le duc avoit eu la bonté de lui rendre juſtice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épouſant ; que dans les inconſtances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à ſuivre pour elle, à l'égard des foibleſſes qui ſembloient l'outrager ; mais que les reſſentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain, dis-je, s'étoit-elle ſoutenue ſi long-tems par le ſecours de ces maximes, quelque ſolide que ſoit la raiſon, & quelque opiniâtre que ſoit la ſageſſe, il eſt de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la ſageſſe & la raiſon s'ennuient à la fin

La ducheſſe d'*Yorck* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaiſir permis, elle ſe dédommageoit en mangeant de ce qu'elle ſe retranchoit d'ailleurs : c'étoit auſſi quelque choſe d'édifiant que de la voir à table. Le duc au contraire, ſe livrant ſans ceſſe à de nouvelles fantaiſies, ſe diſſipoit par ſes inconſtances, & ne faiſoit que dépérir, tandis que la pauvre princeſſe, ſe nourriſſant tout de ſon mieux, engraiſſoit, que c'étoit une bénédiction. On ne ſait combien les choſes auroient reſté dans cet état, ſi l'amour, qui vouloit avoir raiſon d'une conduite ſi différente de la premiere, n'eût employé l'artifice auſſi bien que la force, pour troubler ſon repos.

Il mit d'abord en jeu le reſſentiment & la jalouſie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit priſe pour fille d'honneur, devint l'objet de ſa jalouſie, parce qu'elle étoit alors celui des empreſſemens du duc. Elle s'appeloit *Churchill.* L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de *Cheſterfield*, mademoiſelle d'*Hamilton* & la petite *Jennings*,

il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bientôt on s'apperçut que quelque chose de plus que cette variété bisarre avoit achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres ; & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau *Sidney* ; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise devant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête ; & pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ;

mais mademoiselle *Hubert*, s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvue pour toute l'année. La cour & la ville en étoient; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendu nécessaire; mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que *Sidney* se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa maîtresse au sujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevroit bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que son altesse eût pitié de son état, de façon

ou d'autre. La ducheſſe lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. « Je veux dire, madame, » répondit *Hubert*, que ſi ſa figure vous » déplaît, ou que ſa paſſion vous importune, » vous lui donniez ſon congé; ou bien, le » retenant à votre ſervice, comme feroient » toutes les princeſſes du monde à votre » place, vous me permettiez de lui donner » des ordres de votre part ſur ſa conduite, » avec quelque peu d'eſpérance, pour l'em- » pêcher de devenir fou, en attendant que » les moyens ſe trouvent de l'informer vous- » même de vos volontés. Quoi! dit la du- » cheſſe, vous me conſeilleriez, *Hubert*, » vous qui m'aimez, de m'embarquer dans » un commerce de nature, aux dépens de » ma gloire & aux périls de mille inconvé- » niens. Si ces foibleſſes ſont quelquefois » excuſables, ce n'eſt pas dans un rang » comme celui que j'occupe; & ce feroit » mal reconnoître les bontés de celui qui » m'éleve à ce rang, que de..... Bon, dit la » *Hubert*, ne voit-on pas qu'il ne vous a » épouſée que parce qu'il en étoit preſſé : la » choſe faite, je m'en rapporte à vous, s'il

» s'eſt

» s'est contraint un moment à marquer le » changement de son goût par mille inconstances outrageantes ? Ne seriez-vous point » d'humeur à persévérer dans l'indolence & » l'humilité, tandis que le duc, après avoir » eu les faveurs ou mérité le refus de toutes » les coquettes d'Angleterre, galoppe vos » filles d'honneur l'une après l'autre, & met » à présent son ambition & ses desirs à la » conquête de cette haridelle de *Churchill ?* » Quoi ! madame, vos beaux jours se passeront dans une espece de veuvage à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit » permis de vous aider dans les occasions ? » Il faudroit être douée d'une patience bien » coriace, ou d'une résignation bien endurante pour cela : je serois vraiment d'avis » qu'un époux, qui vous oublie nuit & jour, » prétende que pour boire & manger de » grand appétit, comme fait, Dieu merci, » votre altesse, elle n'ait plus besoin que de » bien dormir. Je suis, ma foi, sa servante : » je vous le répete encore, madame, il n'y » a point de princesse dans l'univers qui » refusât les hommages d'un homme fait



» comme *Sidney*, quand un époux porte
» les ſiens ailleurs. »

Ces raiſons n'étoient pas moralement bonnes, ſi l'on veut; mais quand elles auroient été plus mauvaiſes, la ducheſſe s'y ſeroit rendue, tant ſon cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de ſa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conſeilloit à la jeune *Temple* de ne point ſonger aux agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente *Hubert*, que la déeſſe accepteroit ſes hommages, il ne manqua pas de ſe munir de circonſpection & d'égards pour dépayſer le public; mais le public n'eſt pas ſi ſot qu'on penſe.

Comme il y avoit trop de ſurveillans, trop de curieux, & trop de connoiſſeurs dans une groſſe cour réſidente au milieu d'une groſſe ville, la ducheſſe, pour ne pas commettre les intérêts de ſon cœur à tant d'inſpections, porta le duc d'*Yorck* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine & ſa cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, & sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage ; &, selon elle, tout voyage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur ; c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue & gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées, qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que mademoiselle *Jennings* avoit pris pour aller chez le devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise : il en étoit sorti victorieux ; mais comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fievre. Elle mit sa délicatesse fort bas : la *Jennings* s'informoit de sa santé ; mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les romans modernes, une princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins, pour le guérir dans trois jours ;

mais comme ce n'étoit pas mademoiſelle *Jennings* qui avoit donné la fievre à *Germain*, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point cenſuré dans une cour maligne une viſite de charité. Ce fut donc ſans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la cour partit ſans lui; mais elle eut le plaiſir de faire voir que tout lui déplaiſoit dans un voyage qui ſembloit faire le plaiſir de tous les autres.

Talbot en étoit, & s'étant flatté que l'abſence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en ſa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres geſtes de la petite *Jennings*. Il y avoit aſſurément de quoi bien occuper ſon attention : elle n'étoit pas faite pour un ſérieux de longue durée; ſon tempérament l'emportoit du milieu de ſes rêveries les plus diſtraites, par des ſaillies de vivacité qui lui faiſoient eſpérer qu'elle oublieroit *Germain*, pour ſe ſouvenir que ſa tendreſſe étoit la premiere qu'elle eût écoutée. Cependant il ſe tenoit à l'écart avec ſon amour & ſes eſpérances, eſtimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laiſſer voir la moindre

foibleſſe ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiſelle *Jennings*, qui, bien-loin de ſonger à ſes reſſentimens, ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'eſprit rempli que du pauvre malade, en uſoit avec *Talbot* comme ſi de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus ſouvent la main en entrant ou ſortant de carroſſe : elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit ſans deſſein tout ce qu'il falloit pour perſuader à la cour qu'elle étoit revenue de ſon penchant pour *Germain* en faveur de ſon premier amant.

Il en fut perſuadé comme les autres ; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de perſonnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa chambre ; & pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de mademoiſelle *Bointon*. Elle diſoit, » qu'on lui » étoit fort obligé d'être du voyage, tandis

» que la pauvre créature s'évanouiſſoit d'a-» mour pour lui deux fois le jour à *Tunne-» brigé.* » Ce fut à ce diſcours que *Talbot* ſe crut obligé de commencer celui de ſes ſouffrances & de ſa fidélité, lorſque la *Temple*, un papier à la main, entra dans la chambre de *Jennings*. C'étoit une lettre en vers, que milord *Rocheſter* avoit écrite quelque tems auparavant ſur les aventures de l'une & de l'autre cour. Il y diſoit au ſujet de la petite *Jennings* : « que *Talbot* avoit » jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par » ſa taille ; mais que *Germain*, comme le » petit *David*, avoit vaincu le grand *Go-» liath.* » *Jennings*, charmée de cette alluſion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaiſant que *Talbot*, en rit de tout ſon cœur dans le commencement ; mais prenant un air attendri : Le pauvre petit David ! dit-elle avec un profond ſoupir ; & laiſſant aller ſa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulerent de ſes yeux, qui n'étoient aſſurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* juſqu'au vif ; & ſe voyant ſi ridiculement déchu de ſes eſpérances, il ſortit bruſquement, &

fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manieres n'avoient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amans de cette cour; car tout en étoit plein, & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, & les beautés qui régloient leur sort ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à monsieur le duc d'*Yorck* comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems, son altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la premiere occasion. Cela arriva bientôt.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de madame la duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractere auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé: mais le frere aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à-propos où

il n'avoit que faire, le duc obtint pour son frere la charge d'écuyer de la reine, qu'il avoit eu, & le beau *Sidney* fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, & le duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois, sans qu'il lui en coutât.

Mademoiselle *Hubert* applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle *Hélene* pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressemens pour la

Churchill, & peut-être eût-il abandonné cette pourſuite, ſans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de ſéjour dans un pays ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce ſont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La ducheſſe y voulut voir courir des lévriers. Elle étoit en carroſſe, & toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avoit ſon écuyer à ſes côtés. Il étoit bien raiſonnable que leur maîtreſſe eût le ſien. Il étoit à ſa portiere, qui payoit merveilleuſement de mine s'il ne fourniſſoit pas beaucoup à la converſation.

Le duc étoit auprès de mademoiſelle *Churchill*, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus pareſſeuſe : & quoique les filles d'honneur ſoient d'ordinaire les princeſſes de la cour les plus mal montées, comme on la vouloit diſtinguer à cauſe de ſa faveur, on l'avoit miſe ſur un cheval aſſez joli, mais un peu vif. Elle ſe ſeroit bien paſſée de cette diſtinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté ſa pâleur naturelle ; & dans cet état, ſa con-

tenance achevoit d'en dégoûter le duc lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; & s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle *Churchill* chancela, fit quelques cris, & tomba. La chûte ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manieres; car sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion; & ceux qui s'empresserent autour d'elle, la trouverent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle *Churchill*. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins & la tendresse du duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses desirs, ni fait langir son in.patience. Les deux

cours revinrent à-peu-près dans le même tems, également satisfaites de leurs voyages; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à-peu-près dans ce tems que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de *Saint-Chaumont* sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiselle d'*Hamilton*, soit dans les marais du sombre *Pekam*, soit dans les promenades délicieuses du riant *Summerhill*, ou bien dans les divertissemens qui régnoient chaque jour chez la reine; & soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon

goût. Le moyen donc de ſonger à s'en éloigner ? C'eſt ce qui lui paroiſſoit abſolument impraticable ; cependant comme il voulut ſe faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ſes charmes, il lui montra la lettre de madame ſa ſœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiſelle d'*Hamilton*, en premier lieu, le félicita ſur ſon rappel. Elle le remercia très-humblement du ſacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais comme ce témoignage de tendreſſe paſſoit les bornes de la ſimple galanterie, quelque ſenſible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuſer. Il eut beau proteſter qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ſes appas, ſes appas proteſterent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit inceſſamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de ſe flatter que ces ordres ne partoient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils paruſſent ; qu'on ſeroit toujours plus aiſe de ſon retour, que d'un départ que l'on preſſoit tant : & mademoiſelle d'*Hamilton* ayant bien voulu lui donner les aſſurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choſes en

l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE IV.

PLUS le chevalier de Grammont approchoit de la cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux, aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais aussi qui savoit pardonner d'uue maniere à faire sentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste : tantôt c'étoit la joie que ses parens & ses amis auroient de le revoir, tantôt c'étoient les félicitations & les embrassades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressemens importuns : mais tout cela ne lui passoit que légérement par la tête : car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrê-

ter à d'autres penſées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres ſouvenirs de ce qu'il laiſſoit à Londres, qui l'empêchoient de ſonger à Paris, & c'étoient les tourmens de l'abſence qui l'empêchoient de ſentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur proteſtoit à Mlle d'*Hamilton*, entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vîteſſe que pour la revoir plutôt. Enſuite par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu ſur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il ſentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins ſupportable que l'autre.

C'eſt ainſi que s'amuſe un cœur tendre par les chemins; ou pour mieux dire, c'eſt ainſi qu'un écrivain frivole abuſe de la patience du lecteur, ou pour étaler ſes propres ſentimens, ou pour alonger quelque ennuyeux récit : mais à dieu ne plaiſe que cela nous regarde, nous qui faiſons profeſſion de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'écuyer *Feraulas*, a

pu tenir compte des penſées, des ſoupirs, & du nombre d'exclamations que ſon illuſtre maître faiſoit par-tout? Pour moi, je ne me ſerois jamais aviſé de croire que l'attention du comte de Grammont, ſi vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raiſonnemens ſur la route, s'il ne me diſtoit à préſent ce que j'écris.

Mais ſuivons-le dans Abbeville. Le maître de la poſte étoit ſon ancienne connoiſſance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais & Paris; & le chevalier de Grammont en mettant pied à terre, dit à *Termes* qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fuſſent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués, juſqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes*, louant le ſeigneur de ce que des ſentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'inhumanité de ſon impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des ſentimens ſi raiſonnables.

Ils furent ſurpris, en entrant dans la cuiſine, où le chevalier rendoit volontiers ſa premiere viſite, de voir ſix broches chargées de

gibier devant le feu, & l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de *Termes* en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans repaître.

Bientôt une foule de violons & de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à monsieur le chevalier de Grammont, que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province; que le repas se faisoit chez lui; qu'il ne tiendroit qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique étoit déja venue. Il en jugea bien; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, & chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquerent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passemens ternis, les taffetas rayés, de petits yeux & de grosses gorges brilloient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du spectacle surprit

prit le chevalier de Grammont, le ſecond n'étonna pas moins le fidele *Termes.* Le peu qui paroiſſoit du viſage de la mariée n'étoit pas ſans éclat : mais on ne pouvoit porter aucun jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de mouches, & dix ſerpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ſes cheveux, en déroboient la vue : mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un juſte-au-corps de la plus grande magnificence, & du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près ſon habit, ſe mit à louer la broderie de ſon juſte-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juſte-au-corps cent cinquante louis, du tems qu'il faiſoit l'amour à madame ſa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? » lui dit le chevalier de Grammont. Bon ! lui » répondit l'autre : Je l'ai d'un marchand de » Londres, qui l'avoit commandé pour un » milord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont, qui ſentoit le dénouement de

l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand. « Si je le reconnoîtrois ? » Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute » la nuit à Calais pour en avoir bon marché ? » *Termes* s'étoit abſenté dès que ce juſte-au-corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir ſon maître.

L'envie de rire & l'envie de faire pendre le ſeigneur *Termes*, partagerent quelque tems les ſentimens du chevalier de Grammont : mais l'habitude de ſe laiſſer voler par ſes domeſtiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui ſon maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon ſervice, le porterent à la clémence ; & cédant aux importunités du campagñard, pour confondre ſon fidele écuyer, il ſe mit à table lui trente-ſeptieme.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maiſon de faire monter un gentilhomme nommé *Termes*. Il vint, & dès que le maître de la fête le vit, il ſe leva de table, & lui tendant la main : « Touchez-là, notre ami, » lui dit-il, vous voyez que j'ai bien conſervé » le juſte-au-corps que vous aviez tant de » peine à me vendre, & que je n'en fais pas » un mauvais uſage. »

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. « Oh ! parbleu, » lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire » avec vous pour conclure le marché, vous » me ferez raison de la santé de madame la » mariée. » Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, » monsieur le marchand de Londres, mettez-» vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne » grace ; nous ne sommes pas tant à table » qu'il n'y ait encore place pour un aussi hon-» nête homme que vous. » A ces mots trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épouse, qui par bienséance demeura fixe ; & l'audacieux *Termes* ayant bu la premiere honte de cet événement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin du repas de noces un homme qui paroissoit si pressé : mais tout fut de bout

quand il sortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le conduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. *Termes* eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête-à-tête avec son maître.

Il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond silence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere; savoir, si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaine épithetes qui pouvoient lui convenir, ou si se servant de quelque outrageante ironie l'on emploieroit toutes les louanges qui seroient le plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, & d'y laisser rêver plus long-tems; & s'armant de toute son effronterie: « Vous » voilà bien en colere, monsieur, lui dit-il, » & vous croyez avoir raison: mais je me » donne au diable si vous n'avez tort dans le » fond. »

« Comment, traître ! dans le fond ? dit le
» chevalier de Grammont, c'eſt donc parce
» que je ne te fais pas rouer, comme tu l'as
» depuis long-tems mérité ? Voilà-t-il pas,
» dit *Termes*, toujours de l'emportement, au
» lieu d'entendre raiſon. Oui, monſieur, je
» vous ſoutiens que ce que j'en ai fait étoit
» pour votre bien. Et le ſable mouvant n'é-
» toit-il pas pour mon ſervice ? dit le cheva-
» lier de Grammont. Patience, s'il vous
» plaît, pourſuivit l'autre. Je ne ſais com-
» ment diable ce nigaud de marié s'eſt ren-
» contré chez les gens de la douane quand on
» viſita ma valiſe à Calais : mais ces cocus-
» là ſe fourrent par-tout. Dès qu'il vit votre
» juſte-au-corps, il en devint amoureux. Je
» vis bien dès-là que c'étoit un ſot, car il
» étoit à deux genoux devant moi pour l'a-
» cheter. Outre qu'il étoit tout froiſſé de la
» valiſe, la ſueur du cheval l'avoit tout taché
» par-devant, & je ne ſais comment diable
» il a fait pour raccommoder tout cela : mais
» tenez-moi pour un excomunié ſi vous l'euſ-
» ſiez jamais voulu mettre. Concluſion, il
» vous revenoit à cent quarante louis ; &
» voyant qu'on m'en offroit cent cinquante,

» mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette » oriflame pour se distinguer au bal; & quoi» qu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai » quitté, que sais-je s'il en aura quand je le » reverrai? Cela dépend du jeu. Bref, mon» sieur, je vous en fais donner dix de plus » qu'il ne vous coûte : c'est un profit tout » clair. Je vous en tiendrai compte, & vous » savez que je suis bon pour cette somme. » Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe » mieux faite au bal, d'être paré de ce diable » de juste-au-corps qui vous auroit donné la » même mine qu'à ce marié de village à qui » nous l'avons vendu; & cependant il faut » voir comme vous tempêtiez à Londres » quand vous l'avez cru perdu : les beaux » contes que vous avez faits au roi du sable » mouvant, & quelle chienne de mine vous » avez faite quand vous vous êtes douté que » ce pied-plat le portoit à sa noce. »

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups, ou le chasser, étoit le traitement le plus favorable que son maître lui devoit : mais il en avoit besoin pour le reste de son voyage, & dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne fut pas plutôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur; & les premieres embrassades s'étant passées de part & d'autre : « Chevalier, lui dit » le maréchal, combien avez-vous mis à ve» nir de Londres ici ? car dieu sait comme » vous allez en pareille rencontre. » Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin; & pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. « Cela est » fort plaisant, lui dit monsieur son frere : » mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il » ne tiendra qu'à vous de trouver encore » votre juste-au-corps à table, car on la tient » longue dans une noce de province : & là» dessus prenant un air tout sérieux, il lui » dit qu'il ne savoit pas qui lui conseilloit un » retour inopiné pour gâter ses affaires : mais » qu'il avoit ordre du roi de lui dire qu'il n'a» voit qu'à s'en retourner sans se présenter à » la cour. Il lui dit ensuite, qu'il ne pouvoit » s'empêcher d'admirer son impatience, » après avoir si bien fait jusques-là, lui qui » connoissoit assez le roi pour être instruit » qu'il falloit pour mériter sa grace attendre

» qu'elle vînt purement de sa bonté. »

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame *de Saint-Chaumont*, & lui dit qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander un fausse nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois. « Autre imprudence, lui dit le maréchal : & » depuis quand notre sœur est-elle secrétaire » d'état ou des commandemens, pour que » le roi se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-vous savoir le » fait ? Il y a quelque tems qu'il dit à Madame le refus que vous aviez fait de la pension que vous offroit le roi d'Angleterre. » Il parut content de la maniere dont *Comminges* l'informa que la chose s'étoit faite, » & témoigna qu'il vous en savoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. » La *Saint-Chaumont*, qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux » qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous » expédier ce bel ordre de sa main. Pour » achever, Madame dit hier au dîner du roi » que vous seriez incessamment ici, & le roi » m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer

„ incessamment,

» incessamment, d'abord que vous seriez ar-
» rivé. Vous voilà, retournez-vous-en. »

Cet ordre auroit peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre tems : mais dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la cour d'Angleterre ; & tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jour pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il sortiroit de Paris,

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arriverent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, & d'une maniere si divertissante, que ce seroit fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain béni d'une maniere si solemnelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, *Vardes* fut obligé d'avouer au roi qu'on les avoit envoyés au chevalier de Grammont qui rendoit le pain béni à Vaugirard. Là se passa cette scene merveilleuse qui donna la premiere atteinte à la réputation

du grand *Saucourt*, lorſque dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on ſonna ſi ſouvent du cor, ſignal dont ils étoient convenus pour empêcher ces ſurpriſes, que ces fréquentes alarmes déſarmerent les empreſſemens du nommé *Saucourt*, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie griſette des environs. Ce fut encore durant ſon ſéjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiſelle de l'*Hôpital* à Iſſy, pour s'éclaircir ſi l'indiſcret bruit de la ville ne ſe trompoit point ſur un commerce de robe dont on l'accuſoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviſte, le préſident *de Maiſons* ſe réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de ſon manteau reſta dehors lorſqu'il s'enferma; tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit ſouffrir mort & paſſion à ces pauvres amans par une longueur de viſite exceſſive pour le déſordre qu'elle cauſoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance ſur la route. Les chevaux ſe trouvoient prêts à chaque poſte dans un moment. Les vents & les marées ſeconderent ſon impatience dès qu'il

en eut besoin, & il revit Londres avec transport. La cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrace qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'*Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence : mais elles en changerent bientôt après son retour ; c'est-à-dire, les affaires d'une cour qui jusques-là n'en avoit pas eu de plus sérieuses que celles de l'amour & des plaisirs.

Le duc *de Montmouth*, fils naturel de Charles II, parut en ce tems-là dans la cour du roi son pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événemens si considérables, & les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractere. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, & pitoyable dans ces extrémités,

où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé, cependant chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particuliere : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui : mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit ; & ceux qui d'abord s'insinuerent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus cheres délices du roi : mais il fut la terreur universelle des époux & des amans. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau sexe s'en apperçut.

Madame *de Cléveland* bouda contre le roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroiſſoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle ſe vantoit de pouvoir paſſer pour la mere des amours en comparaiſon de ſa mere. On ſe moqua de ſes reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; & comme cette jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, perſonne n'applaudit à ce reſſentiment ridicule. Il fallut faire un autre perſonnage pour inquiéter le roi : c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille louanges, par mille ſortes d'admirations & par des careſſes qui ne faiſoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence : mais on la connoiſſoit trop pour s'y méprendre. Le roi n'étoit plus jaloux d'elle : mais comme le duc n'étoit pas dans un âge à être inſenſible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere pour

sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritiere de cent mille livres de rente en Écosse, s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrerent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant; & tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagemens en étoient par-tout réveillés, & de nouveau s'établissoient.

La belle *Stwart*, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de *Cléveland* voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête: mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisieme ou quatrieme grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air & la grace de mademoiselle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur : mais ce fut alors que le duc de *Richemont* fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de *Shrewsbury;* & comme madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne : mais *Killegrew* s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie : mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup plus d'éloquence : c'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrettes beautés & les charmes les moins visibles de

la *Shrewsbury*, que cette éloquence se donnoit carriere : plus de la moitié de la cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de *Bonkingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, &, selon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient persuader. Comme cet amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettoit alors à table sur les quatre heures, pour n'en sortir que vers l'heure de la comédie.

Le duc de *Boukingham*, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légéreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé ; cependant nul engagement n'a duré si long tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu

ſe paſſer de rivaux, fut obligé de ſe paſſer de maîtreſſe. Il le porta fort impatiemment; mais loin d'écouter ſes premieres plaintes, la *Shrewsbury* fit ſemblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; & ſans ſonger qu'il s'étoit attiré ſa diſgrace, toute ſon éloquence ſe déchaîna contre madame de *Shrewsbury*. Ses inveƈtives l'attaquerent depuis la tête juſqu'aux pieds: il fit une peinture affreuſe de ſa conduite, & traveſtit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en ſa perſonne. On l'avertit ſous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ſes déclamations. Il ſe moqua de l'avis, pouſſa ſa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il ſortoit de *Saint-James* après le coucher du duc, on pouſſa trois coups d'épée dans ſa chaiſe, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où ſon intempérance de langue le jetoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses aſſaſſins s'étoient ſauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il ſeroit inutile de ſe plaindre. Quelle juſtice eſpérer d'un attentat

dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures ? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences & les conjonctures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satyres, & ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de *Boukingham* & la *Shrewsbury* furent long-tems heureux & tranquilles ; jamais elle n'avoit été si long-tems constante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que milord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des déréglemens de madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité ; mais il paroissoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de *Boukingham* ; & le duc de *Boukingham* pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette

fameuse *Hélene*. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, & le tems fait apprivoiser la bienséance & même la morale. La reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public & un si horrible désordre, & qui se révoltoit contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de *Boukingham* étoit une petite ragote à-peu-près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour un autre, cette espece de parallele entre leurs fortunes intéressoit la reine pour elle ; mais ce fut inutilement : personne n'y fit attention, & les mœurs du siecle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse, des politiques & des dévots.

Le sort de cette princesse avoit d'assez tristes vues par de certains côtés : les égards du roi pour elle avoient de belles apparences ; mais c'étoit tout : elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit ; elle voyoit que le roi son époux ne se mettoit guere en peine d'enfans légitimes,

tant que ses maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le roi la regarderoit de meilleur œil si le ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines & les offrandes ayant été tournées de toutes les manieres, & n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque *Turpin* mit à son doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ses concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa mort; mais il y a longtems que les seuls *Talismans*, qui font aimer, sont les charmes de la personne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font rien. Les médecins de la reine, prudens & avisés comme ils le sont par-tout, ayant considéré que les eaux froides de *Tunnebrige* n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes;

c'est-à-dire, aux bains qui sont auprès de *Bristol*. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine ; & dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premieres pour en être. La *Cléveland*, étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas : une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyoit ni plus ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais sa présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle *Stewart*, plus belle que jamais, nommée pour ce voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre reine n'osoit s'y opposer ; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruisoient ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de mademoiselle d'*Hamilton*, ne put se dispenser de suivre la cour. Il étoit

trop néceſſaire & trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être ; & de quelque ſecours que pût être ſa converſation dans la ſolitude que cauſe l'abſence d'une cour, mademoiſelle *Hamilton* n'avoit pas cru devoir conſentir qu'il reſtât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permiſſion de lui écrire, pour lui demander des nouvelles de la cour. Il s'en ſervit de la maniere qu'on peut croire ; & ce qu'il diſoit de ſes propres affaires, ne laiſſoit guere de place dans ſes lettres pour des narrations étrangeres, durant le ſéjour qu'on fit aux bains. Comme l'abſence rendoit ce ſéjour ennuyeux à ſon égard, il ſe prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir ſon impatience, en attendant l'heureux moment de ſon retour.

Il avoit beaucoup d'eſtime pour l'ainé des *Hamiltons*, autant d'eſtime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre : c'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de ſa paſſion & de ſes ſentimens pour ſa ſœur. Il ſavoit auſſi ſes premiers engagemens avec ſa couſine *Whitnell* ; mais il ignoroit le réfroidiſſement ſurvenu dans un commerce dont les

commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressemens qu'il marquoit dans toutes les occasions pour mademoiselle *Stwart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déja plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjoncture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manieres; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvoit s'appeler divertissement, amusoit la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans & des valets, est toute autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adresse : il n'est d'usage que dans les belles saisons, & les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses; on les appele *Boulingrins*. Ce sont de petits prés en quarré, dont le gazon n'est guere moins

uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, & les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les spectacles & les divertissemens anglois, avoit fait une course de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réussi; mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient *été* plus favorables; & dans tous les paris qu'il avoit faits aux *Boulingrins*, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espece de cabaret, portant le nom de *pavillon de verdure*, de *salle à festin*, ou de *cabinet de rafraîchissemens*. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'Angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bierre moussante & du vin d'Espagne : là les rouques se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres; c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits

de la journée. Or ces rouques sont proprement ce qu'on appele *capons* ou *piqueurs* en France, gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidélement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter; vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces rouques qu'*Hamilton* trouva le chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dés; & comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les rouques avoient fait cet honneur au chevalier de Grammont par préférence : il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les rouques, appuyés de leur avantage, poussoient contre lui comme des furies; il topoit par-tout.

Hamilton pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience & de ses lumieres embarqué dans un combat si peu égal; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut & tout bas, par signes & en françois, il méprisa ses avertissemens; & les dés, qui portoient *César* & sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les rouques furent vaincus pour la premiere fois; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois; mais leurs louanges furent perdues, & leurs espérances trompées : cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les rouques, & la maniere dont la providence l'en avoit sauvé : « Ma foi, » Sire, dit le chevalier de Grammont, » messieurs les rouques sont déconfits pour » le coup »; & là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, mademoiselle *Stwart*, chez qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere assez gracieuse : cela ne fit que le confirmer dans ses premieres conjectures ; & l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. « *Georges*, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin » d'argent ? Je sais que vous aimez le jeu ; » peut-être ne vous est-il pas aussi favorable » qu'à moi. Nous sommes loin de Londres : » voilà deux cents guinées, prenez-les ; » ce sera pour jouer chez mademoiselle » *Stwart*. » *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté : « Comment ! avec ma- » demoiselle *Stwart* ? Oui, chez elle, *Geor-* » *ges*, mon ami, poursuivit le chevalier de » Grammont, nous sommes un peu clair- » voyans. Vous en êtes amoureux, & si je » ne me trompe, elle ne s'en offense pas ; » mais dites-moi comment vous avez pu » vous résoudre à vous ôter la pauvre *Pékam* » de l'esprit, pour vous coëffer d'une prin-

» cesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout » prendre, & qui ne pourroit être qu'un » traîne-potence pour vous, quelque bien » qu'elle vous voulût. Par ma foi, votre » frere & vous, êtes deux jolis garçons dans » vos choix. Quoi! dans toute la cour vous » ne trouvez que les deux maîtresses du roi » pour en faire les vôtres? Pour le frere » aîné, encore passe, il n'avoit pris la *Castelmaine* que quand son maître n'en vouloit plus, & que la *Chesterfield* ne vouloit » plus de lui; mais pour vous, que diable » croyez-vous faire d'une créature dont le » roi dans ce moment est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de » *Richemont* s'est nouvellement remis sur les » rangs, & qu'il se porte pour amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon » marchand; je sais bien ce que le roi m'en » a dit.

» Croyez-moi, mon petit ami, point de » raillerie avec le maître; c'est-à-dire, point » de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu » faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le roi ne se soucioit » pas; vous savez comme il m'en a pris: je

» conviens qu'on donne beau jeu ; mais ne » vous y fiez pas : elles sont toutes ravies » qu'un homme dont elles ne veulent rien » faire devienne leur esclave de parade, seu- » lement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il » pas mieux passer huit jours *incognito* dans » le château de *Pékam* avec la femme du » philosophe *Whittnell*, que de faire dire à » la gazette de Hollande : On nous mande » de *Bristol*, qu'un tel est chassé de la cour » pour mademoiselle *Stwart*, qu'il va faire » une campagne en Guinée sur la flotte que » l'on prépare pour cette expédition, sous » les ordres du prince Robert. »

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frapoient à mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques momens ; & s'adressant à lui d'un air reconnoissant : « Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde » qui avez l'esprit le plus agréable, avec la » raison la plus droite pour le bien de vos » amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux ; » je commençois à me laisser séduire le plus » ridiculement du monde, entraîné plutôt » par de frivoles apparences que par un vé-

» ritable penchant ; je vous ai obligation de
» m'avoir arrêté sur le bord du précipice :
» je vous en ai bien d'autres ; mais pour
» vous témoigner ma reconnoissance de
» celle-ci, je veux suivre vos conseils, &
» me mettre en retraite chez la cousine
» *Whittnell*, pour m'ôter de la tête le reste
» de ces visions : mais bien-loin d'y aller
» *incognito*, je veux vous y mener au retour
» du voyage. Mademoiselle d'*Hamilton* sera
» de la partie ; car il est bon de prendre ses
» précautions avec un homme qui a beau-
» coup de mérite, & qui dans ces rencontres
» n'a pas trop de bonne-foi, du moins s'il
» en faut croire votre philosophe.... Ne
» vous avisez pas d'en croire ce faquin-là,
» dit le chevalier de Grammont ; mais dites-
» moi comment vous vous êtes fourré dans
» la tête d'en vouloir à cette grande idole
» de *Stwart* ? Que diable fais-je ? dit *Ha-*
» *milton* ; vous connoissez toutes les enfances
» dont elle s'occupe. Le vieux *Carlingford*
» étoit un soir chez elle, qui lui montroit
» à se mettre une bougie toute allumée dans
» la bouche, & le grand secret étoit de l'y
» tenir long-tems par le bout allumé sans

» qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la
» bouche raisonnablement grande; & pour
» renchérir par-dessus son maître, j'y en
» tins deux tout à la fois, & fis trois tours
» de chambre sans qu'elles s'éteignissent.
» Tout le monde m'adjugea le prix de cette
» illustre épreuve, & *Killegrew* soutint qu'il
» n'y avoit qu'une lanterne qui pût me le
» disputer. Elle en pensa mourir de rire;
» me voilà donc dans la familiarité de ses
» amusemens. On ne peut disconvenir que
» ce ne soit une figure toute charmante que
» cette créature-là. Depuis que la cour est en
» campagne, j'ai eu cent occasions de la
» voir que je n'avois point eues devant:
» vous savez que le déshabillé du bain est
» d'une grande commodité pour celles qui,
» sans offenser les bienséances, ne sont pas
» fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle
» *Stwart* est tellement persuadée des avan-
» tages qu'elle a par-dessus toutes les autres,
» qu'on ne peut si peu louer quelque femme
» de la cour pour de beaux bras & une belle
» jambe, qu'elle ne soit toute prête à le
» disputer par la démonstration; & je crois
» qu'il ne seroit pas difficile de la mettre aux

» sans qu'elle y fît réflexion, avec un peu
» d'adresse. Il faudroit après tout être bien
» insensible, pour que ces bienheureuses
» occasions ne fussent d'aucune conséquen-
» ce, & ne fissent aucune impression; outre
» que la bonne opinion qu'on a toujours
» de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une
» femme est prise dès qu'elle vous distingue
» par une habitude de familiarité, qui bien
» souvent ne veut rien dire. Voilà le *fait*
» à mon égard : ma présomption, sa beauté,
» le poste éclatant qui la releve, & mille
» gracieusetés m'avoient empêché de faire
» des réflexions; mais il faut vous dire aussi
» pour excuser mon impertinence, que la
» facilité de lui faire les plus tendres décla-
» rations en la louant, & les confidences
» qu'elle me faisoit sur certaines choses
» qu'elle n'auroit pas trop dû me confier,
» auroient été capables d'en éblouir un
» autre.

» Je lui ai donné le plus joli cheval d'An-
» gleterre : vous savez la grace infinie dont
» elle est à cheval. Le roi, qui n'aime guere
» les chasses que celles de l'oiseau, parce
» qu'elle est commode pour les dames, y
» étoit

» étoit ces jours passés, entouré de toutes » les beautés de sa cour. Il partit après un » faucon, & toute la brillante escadre après » lui. Les jupes de mademoiselle *Stwart*, » qui couroit à toute bride, effrayerent son » cheval, parce qu'il voulut bien attendre » celui que je montois, qui étoit son com» pagnon. Je fus donc le seul témoin d'un » dérangement dans ses habits, qui présenta » mille beautés nouvelles à mes regards. » J'eus le bonheur de faire des exclamations » assez galantes & assez exagérées sur ce » charmant désordre, pour empêcher qu'elle » n'en fût interdite : au contraire, ce sujet » d'admiration a souvent été depuis un sujet » de conversation qui ne paroissoit pas lui » déplaire.

» Le vieux *Carlingford*, & ce fou de » *Grafs*, car il faut bien faire ma confession » générale, ces méchans plaisans donc lui » faisoient à tout bout de champ des contes » assez éveillés, qui ne laissoient pas de » passer à la faveur de quelques vieilles tur» lupinades, ou de quelques singeries dans » le récit, qui la faisoient rire de tout son » cœur. Pour moi, qui ne sais point de

» contes, & qui n'ai pas le talent de les
» faire valoir, quand j'en faurois, j'étois
» fort embarraffé quelquefois qu'elle s'avifoit
» de m'en demander. Je n'en fais point,
» mademoifelle, lui dis-je un jour qu'elle
» me tourmentoit. Inventez-en un, me dit-
» elle. C'eft ce que je fais encore moins, lui
» dis-je; mais je vous conterai, fi vous
» voulez, un fonge fort extraordinaire,
» parce qu'il eft encore moins vraifemblable
» que tous les autres fonges n'ont coutume
» d'être. Cela lui donna une curiofité qu'il
» fallut fatisfaire dans le moment. Je me
» mis donc à lui conter que la plus belle
» créature du monde, que j'aimois paffion-
» nément, m'étoit venue voir la nuit. Je
» fis alors fon portrait à elle-même, en
„ peignant cette beauté merveilleufe; mais
„ je lui dis que cette divinité m'étant venue
„ trouver avec les plus favorables intentions
„ du monde, ne s'étoit point démentie par
„ des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas affez
„ pour la curiofité de mademoifelle *Stwart*;
„ il fallut prefque lui faire le détail des bon-
„ tés que ce tendre fantôme avoit eues pour
„ moi, fans qu'elle en parût furprife ou

„ déconcertée, tant elle étoit attentive à
„ cette fiction, tant elle me fit recommencer
„ de fois la description d'une beauté que je
„ peignois autant qu'il m'étoit possible d'a-
„ près sa figure, & d'après ce que je m'i-
„ maginois des beautés qui ne m'étoient pas
„ connues.

„ Voilà ce qui véritablement m'a pensé
„ tourner la tête : elle voyoit bien que
„ c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions
„ seuls, comme vous pouvez croire, en lui
„ faisant un tel récit, & mes yeux faisoient
„ tout de leur mieux pour lui persuader que
„ c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis
„ point offensée de cette connoissance, ni
„ sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure
„ faite à plaisir, & qu'il n'eût tenu qu'à
„ moi de finir d'une maniere encore moins
„ discrete. Cette audience tranquille me fit
„ donner tête baissée dans tout ce que les
„ conjectures avoient de flatteur pour moi.
„ Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion
„ pour elle, ni aux périls d'un tel engage-
„ ment ; enfin je ne sais à quoi diable je
„ songeois : mais je vois bien que si vous
„ n'y aviez songé pour moi, j'étois capable

„ de me perdre au milieu de ces folles „ visions. „

Quelque tems après, la cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance & les tracasseries, acheverent de tout bouleverser.

La duchesse de *Cléveland* étoit accouchée pendant le voyage des bains; jamais elle n'étoit relevée si belle : cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill* (1), & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déja plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit

(1) Aujourd'hui milord *Malbourough*.

formés, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence quand il se possede assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. *Churchill* se para donc par-tout de sa nouvelle faveur : la *Cléveland*, qui ne lui recommandoit ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour : chacun en raisonnoit à sa fantaisie ; les uns disoient qu'elle lui avoit déja donné la pension de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall* ; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien : d'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent & la taille trop effilée, pour soutenir long-tems sa faveur ; mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la maîtresse du roi, & frere de celle du duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le duc d'*Yorck* lui donna bientôt après une charge dans sa maison ; cela étoit

dans l'ordre : mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de *Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la cour.

Le bon prince commençoit à être de mauvaise humeur : ce n'étoit pas sans raison ; il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Milord *Dorset*, premier gentilhomme de sa chambre, venoit de lui débaucher la comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland*, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des amans à gage. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau réfroidissement, & les menaces de mademoiselle *Stwart*. Il y avoit long-tems qu'il lui proposoit tous les établissemens & tous les titres qu'elle auroit agréables en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public ; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs : tantôt elle vouloit se retirer de

la cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine ; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé : enfin c'étoit continuellement ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui désoloient la tendresse du roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec madame de *Cléveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il se mit à faire une saint Barthélemi de tous les autres menus amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la ville. Les *Nellgouynes*, les miss *Davis*, & la troupe joyeuse des chanteuses & des danseuses des menus plaisirs de sa majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles : la *Stwart* continuoit à désespérer le roi ; mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse *Cléveland* prit ce soin : elle s'étoit déchaînée sans réserve depuis sa dis-

grace contre mademoiselle *Stwart*, qu'elle en accusoit par son impertinence, & contre l'imbécilité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de mademoiselle *Stwart* l'avoient réduit; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets-de-chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le roi revenoit de chez la *Stwart* de fort mauvaise humeur : la présence de madame de *Cléveland* le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un sourire d'indignation : „ J'espere, dit-elle, qu'il m'est permis de „ venir vous rendre mes hommages, quoi- „ que la divine *Stwart* vous ait défendu de „ me voir chez moi. Je ne veux point vous „ en faire des reproches, qui seroient trop „ indignes de moi : je viens encore moins „ excuser des foiblesses que rien ne peut „ justifier, puisque votre constance pour

„ moi ne me laisse rien à dire, & que je „ suis la seule que vous ayez honorée de „ votre tendresse, & qui s'en soit rendue „ indigne par sa conduite. Je viens donc ici „ vous consoler dans l'abattement où vous „ ont mis les froideurs ou la nouvelle „ chasteté de l'inhumaine *Stwart*. „ A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant & déméfuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre les airs bruyans, vu les termes où ils en étoient; & comme il se préparoit à lui répondre : „ Non, dit-elle, ne me „ sachez point mauvais gré de la liberté que „ je prends de me moquer un peu de la „ grossiéreté dont on vous en impose : je „ ne puis souffrir qu'une affection si mar- „ quée vous rende la fable de votre cour, „ tandis qu'on se moque impunément de „ vous. Je sais que la précieuse *Stwart* vous „ révoque, sous prétexte de quelqu'incom- „ modité, peut-être de quelque scrupule de „ conscience; & je viens vous avertir que „ le duc de *Richemont* sera bientôt avec

„ elle, s'il n'y eſt déja. Ne m'en croyez „ pas, puiſque ce pourroit être le reſſenti„ ment ou l'envie qui me le feroit dire. „ Suivez-moi juſqu'à ſon appartement, afin „ que vous n'ajoutiez plus de confiance à „ la calomnie, & que vous l'honoriez d'une „ préférence éternelle, ſi je l'accuſe à faux, „ ou que vous ne ſoyez plus la dupe d'une „ fauſſe prude, qui vous fait faire un per„ ſonnage ſi ridicule. „

En achevant ce diſcours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irréſolu, & l'entraîna vers le logement de ſa rivale. *Chivins* étoit dans ſes intérêts : ainſi la *Stwart* n'avoit garde d'être avertie de la viſite, & *Babinai*, dont madame de *Cléveland* avoit fait la fortune, & qui la ſervoit à merveille dans cette occaſion, lui vint dire que le duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stwart*. C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui conduiſoit par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ſes maîtreſſes. La *Cléveland* lui donna le bon ſoir, comme il entroit chez ſa rivale, & ſe retira pour attendre l'iſſue de cette aventure. *Ba*-

Sinai, qui ſuivoit le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit : le roi trouva les femmes-de-chambre de ſa maîtreſſe qui ſe préſenterent reſpectueuſement à ſon paſſage, & lui dirent tout bas que mademoiſelle *Stwart* avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée; mais que s'étant miſe au lit, elle repoſoit, Dieu merci. *C'eſt ce qu'il faut voir*, dit-il en repouſſant celle qui s'étoit plantée ſur ſon paſſage. Il trouva véritablement la *Stwart* couchée; mais elle ne dormoit pas. Le duc de *Richemont* étoit aſſis au chevet de ſon lit, qui vraiſemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colere de l'autre furent tels, qu'on ſe les peut imaginer dans une pareille ſurpriſe. Le roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna ſon reſſentiment au duc de *Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais ſervi. Il en fut interdit, & quelque choſe de plus : il voyoit ſon maître & ſon roi juſtement irrité. Les premiers tranſports que la colere inſpire dans ces occaſions ſont dangereux : la fenêtre de mademoiſelle *Stwart* étoit commode pour une vengeance

ſubite : la *Tamiſe* couloit au-deſſous ; il y jetta les yeux, & voyant ceux du roi plus animés du courroux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence, & ſe retira ſans répliquer à une quantité de menaces qui ſe ſuccédoient.

La *Stwart* un peu revenue de ſa premiere ſurpriſe, monta ſur ſes grands chevaux au lieu de ſe juſtifier, & dit les choſes du monde les plus capables d'aigrir les reſſentimens du roi ; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les viſites d'un homme de la qualité du duc de *Richemont*, avec des intentions qui lui faiſoient honneur, c'étoit être eſclave dans un pays libre ; qu'elle ne ſavoit aucun engagement qui l'empêchât de diſpoſer de ſa main ; mais que ſi cela n'étoit pas permis dans ſon royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de puiſſance capable de l'empêcher de paſſer en France, & de ſe jetter dans un couvent, pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans ſa cour. Le roi, tantôt irrité de colere, tantôt attendri par quelques larmes, & tantôt effrayé de ſes menaces, étoit tellement agité, qu'il ne ſavoit que répondre ni aux délica-

reſſes d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à ſa barbe, ni à l'aſſurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour prêt de triompher de tous ſes reſſentimens, l'alloit mettre à ſes genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faiſoit, lorſqu'elle le pria de ſe retirer & de la laiſſer en repos, du moins pour le reſte de cette nuit, ſans ſcandaliſer ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle, par une longue viſite. Cette impertinente priere acheva de l'outrer. Il ſortit en la menaçant de ne la plus voir, & fut paſſer la nuit la moins tranquille qu'il eût paſſée depuis ſon rétabliſſement.

Le lendemain, le duc de *Richemont* eut ordre de ſortir de la cour, & de ne ſe plus préſenter devant le roi; mais il n'avoit pas attendu cet ordre; & l'on ſut qu'il étoit parti dès le matin pour ſa maiſon de campagne.

Mademoiſelle *Stwart* voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut ſe jetter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faiſant le perſonnage nouveau d'une Magdelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous

les chagrins qu'elle avoit pu lui causer ; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le duc de *Richemont* qui la recherchoit depuis long-tems ; mais que puisque cette recherche étoit cause de sa disgrace & d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit sa majesté de la prendre sous sa protection, & d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la cour : tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable, qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon & se justifie en même tems. Le cœur de la reine se tourna tout-d'un-coup : ses pleurs accompagnerent les siens ; elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur & de protection, ou pour son mariage ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux ; mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions

qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchans du roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de mademoiselle *Stwart* ; & que puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes : d'ailleurs elle se flatta que le roi lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina : toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle *Stwart ;* & ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au duc de *Richemont* ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation : aussi n'en fut-elle pas à la peine ; car jamais les empressemens du roi ne furent si vifs que depuis cette paix.

& jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart.*

Mais sa majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui la rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouissoit d'une paix profonde depuis le traité des Pyrenées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins; mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge ou les infirmités du prince, ou la foiblesse de son successeur. La France au contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi: mais la fortune du roi, toujours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de

de succès de l'entreprise de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de guinée, dont le prince *Robert* devoit avoir le commandement : ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre, non-seulement les habitans de la guinée, peuple endiablé, dont les fleches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers ; mais qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables ou des pluies, dont chaque goutte se changeoit en serpent ; que si l'on pénétroit plus avant dans les pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient

que faire. *Germain* se présenta tout des premiers; & sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle *Jennings*, il denanda la permission du duc & l'agrément du roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que le belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus guere que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La molesse des empressemens d'un amant, qui sembloit ne rendre des soins que par habitude, la rebutoit, & le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, & si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie, & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations

qu'il avoit cru capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit, " qu'il n'y avoit rien de plus
„ glorieux à lui, dont le mérite avoit triom-
„ phé de tant de libertés en Europe, que
„ d'aller étendre ses conquêtes dans une autre
„ partie du monde; qu'elle lui conseilloit de
„ ramener toutes les captives qu'il feroit en
„ Afrique, pour remplacer les beautés que
„ son absence alloit mettre au tombeau. „

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite : mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là tout alloit bien pour elle. *Germain* non-seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavaliérement : mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal-à-propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les épître d'*Ovide*, traduites par les beaux-esprits de la cour. Elle se mit à faire une lettre d'une bergere au désespoir, qui s'adressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modele l'épître d'*Ariane à Thésée*. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls & des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre amante abîmée dans la douleur : mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramasserent connurent son écriture, & en tirerent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on

vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, & le procédé de mademoiselle *Jènnings* la justifia sur cette lettre. Car quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de *Germain* pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différens. On eût dit que le dieu d'amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'hymen, avoit en même tems mis son bandeau sur les yeux de ce dieu, pour marier tout de travers la plupart des amans dont on fait mention.

La belle *Stwart* épouse le duc *de Richemont* : l'invincible *Germain*, une Peque provinciale; milord *Rochester*, une triste héritiere; la jeune *Temple*, le sérieux *Litleton*; *Talbot*, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante *Bointon*; *Georges Hamilton*, sous de meilleurs auspices, épousa la belle *Jennings*; & le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avoit ja-

mais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'hymen & l'amour d'accord en sa faveur, & se vit enfin possesseur de mademoiselle d'*Hamilton.*

FIN.

TABLE DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

Fin de la Table.





